

VICTOR-M.-RENDON

Héros des Andes

LES INCAS — LES CONQUÉRANTS
L'INDÉPENDANCE
CHANTS DES TROPIQUES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, passage Choiseul, 23-31

M CM IV

A mi distinguido compatriota,
Sr. Dr. Abelardo Moncayo,
Consejal del Ecuador,
amistoso recuerdo.

Paris, 6 de Ene. de 1914

— E. M. Rendón

Héros des Andes



DU MÊME AUTEUR

- Notes de mon carnet*, chroniques. 1 vol.
- Amada*, poème.
- Olmedo (José Joaquín de)*, homme d'État et poète
américain, chantre de Bolívar; biographie et
traduction de ses poèmes en vers français
(sous presse). 1 vol. in-8°.
- Flammes et Cendres*, poésies (à paraître) 1 vol.
- Au sol natal*, roman américain (à paraître) 1 vol.

860 - 1(866) = 40 Rendos
R 397
g. 2

VICTOR-M.-RENDON

Héros des Andes

LES INCAS — LES CONQUÉRANTS

L'INDÉPENDANCE

CHANTS DES TROPIQUES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, passage Choiseul, 23-31

COLOMBIERE GENÈVE
M CM IV

NO. 5665 ANO. 1890.

PRECIO

CONV. ON.

0000953 — J.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



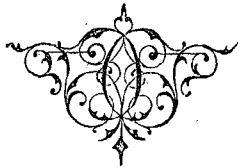
AU LECTEUR

L'amour de ma patrie m'a inspiré la plupart des vers de ce volume écrits dans la langue de la terre d'adoption. Le désir de faire connaître ou de rappeler les noms des héros les plus illustres du sol américain et quelques épisodes de sa jeune histoire m'a décidé à publier ce livre sans nulle ambition de gloire ni de fortune. Le plaisir que j'ai goûté à ce travail en fut la meilleure récompense; mais je serais heureux si cet essai de vulgarisation, quelque imparfait qu'il soit, excitait la curiosité du lecteur en France et tournait son esprit vers ces contrées peu connues, souvent injustement jugées, dont l'histoire, celle des guerres de l'Indépendance surtout, fourmille en hommes et en hauts faits dignes de provoquer l'admiration et l'enthousiasme. Rien de ce qui est sublime et glorieux ne peut laisser indifférent un cœur français. L'Amérique latine lui offre un vaste champ

mal exploré en ce qui concerne la connaissance des exploits brillants de ses guerriers ou les œuvres célèbres de ses prosateurs et de ses poètes. Je serais non moins heureux si, en signalant quelques-uns de ces noms acclamés sous le ciel du Nouveau Monde et en indiquant d'un trait léger leur grandeur d'âme ou leur génie, je pouvais augmenter le courant de sympathie entre deux pays qui me sont chers.

Paris, octobre 1901.

VICTOR-M. RENDON.



LES INCAS



CARAN-SCYRI

Caran, chef des Caras et Scyri des Quitus,
Que le soleil pâlisse ou ramène l'aurore,
Ne connaît plus de joie. Un souci le dévore
Et son regard est morne en ses yeux abattus.

Les veilles ont rougi sa pesante paupière ;
Le bienfaisant sommeil a déserté ses nuits,
Et ses jours lentement coulent et pleins d'ennuis
Dans son palais où l'or scintille sur la pierre.

Caran ne sourit plus. Sous le ciel pur et clair,
Le printemps éternel n'a plus pour lui de charmes,
Et ce fier conquérant laisse au repos les armes
Dont il aimait à voir jaillir le prompt éclair.

Il n'aime plus le son de la *quiça* bruyante
Qui donne le signal terrible du combat
Et le joyeux *hallui !* de ses guerriers l'abat
Ou met dans ses cils noirs une larme brûlante.

Il ne se mêle plus sous les *capulis* verts
Aux chœurs des amoureux entraînés à la danse
Par les vifs *huancarís* que frappent en cadence
Les vieillards dont les fronts marquent de longs hivers.

Il écoute, distrait, les hymnes des Vestales
Qui chantent la splendeur et les bienfaits d'Inti
Et, quand des cris de fête ont partout retenti,
Il reste seul en proie aux tristesses fatales.

Son oreille se ferme aux chansons des oiseaux
Quand, le soir, dans les bois, silencieux et grave,
Il erre et que vers lui monte l'odeur suave
Des fleurs que son pied foule auprès des clairs ruisseaux.

Il ne regarde rien, ni le frêle oiseau-mouche,
Gai flocon détaché d'un brillant arc-en-ciel,
Qui tourbillonne autour des fleurs cherchant le miel
Dont le goût semblerait amer au chef farouche ;

Ni, près des cieux rougis par les flammes du soir,
Le condor sur les pics étincelants des Andes,
Qui plane en déployant ses ailes toutes grandes
Et sur les sommets blancs paraît un astre noir.

Alors, en vain, la brise au paisible murmure
Incline sur son front brûlant les frais rameaux
Pour chasser les soucis ; rien ne calme les maux
Qui l'étouffent ainsi qu'une trop lourde armure.

Quel désir a blessé le roi toujours vainqueur
Qui, taciturne, fuit les touchantes caresses
De sa royale épouse et de ses cent maîtresses ?
Est-ce un amour nouveau qui gronde dans son cœur ?

Quel rêve glorieux s'agite dans sa tête
Que ne puisse accomplir son invincible bras ?
N'a-t-il pas étendu l'empire des Caras
Assez loin pour jouir en paix de sa conquête ?

Ses prêtres ont-ils fait quelque prédiction
Sinistre, menaçant sa couronne et sa vie ?
Son âme par la peur serait-elle asservie ?
Est-ce là le secret de son affliction ?

Est-ce le souvenir d'un crime qui le hante
Et plonge dans son sein la griffe du remords ?
Devant ses yeux voit-il passer, sanglants, des morts ?
Frissonne-t-il, glacé d'horreur et d'épouvante ?

Non, le meurtre hideux n'a pas souillé sa main
Pendant le règne long dont il fournit l'étape.
Illapa peut tonner. Nul ne craindra qu'il frappe
Ce chef qui fut toujours juste, loyal, humain.

La volonté des cieux par l'oracle transmise,
Dans son pieux respect, il la vénère en roi
Que n'a jamais glacé la crainte ni l'effroi,
Et la gloire à ses vœux fut constamment soumise.

S'il aime, le puissant souverain; son amour
Ne le consume pas d'une implacable flamme;
Et, pourtant, des soupirs s'échappent de son âme.
A quoi peut-il songer, si triste nuit et jour ?

Il songe qu'il est vieux; que c'est un poids le nombre
Des hivers sur son front qu'il dressait fier et beau;
Et qu'après le trépas, la nuit de son tombeau
Sur un nom glorieux prolongera son ombre.

De ses lèvres, pourtant, nul ne reçoit l'aveu
Que c'est l'orgueil blessé qui cause sa torture;
Qu'il soit seul, il gémit : « O marâtre nature,
Pourquoi demeuras-tu toujours sourde à mon vœu ?

« Inti, dieu flamboyant qui protèges ma race,
Cinq siècles ont passé depuis que tu nous fis
Maîtres du florissant royaume où c'est un fils
Qui succède à son père et marche sur sa trace.

« Dix ancêtres fameux, sous les *tolas* groupés,
Dorment le lourd sommeil près de ton divin temple;
Bientôt tu permettras qu'à mon tour je contemple
Ton pur rayonnement dans l'éternelle paix.

« Mais qui donc, à ma mort, portera la couronne ?
Qui ceindra la royale émeraude à son front ?
Serai-je le premier à subir cet affront
D'avoir un étranger pour héritier du trône ?

« Un fils ! Que n'ai-je un fils, ô mes vaillants aïeux,
A qui pouvoir léguer le sceptre et la puissance !
Comme mon cœur, hélas ! souhaitait sa naissance !
Comme il te suppliait, roi du monde et des cieux !

« Oui, je maudis la loi funeste et téméraire
Qui défend au Scyri d'avoir pour successeur,
A défaut d'un fils cher ou du fils de sa sœur,
Sa fille, et qui du trône exclut même mon frère !

« Mais ne suis-je pas roi ? Je commande. On me craint.
Ne pourrai-je imposer ma volonté suprême ?
Toa, ce doux objet de ma tendresse extrême,
Devra régner, sinon, mon lignage s'éteint ! »

Et voici qu'une voix, répondant à sa plainte,
Résonne jeune et pure et monte dans la nuit.
Toa chantait. Toujours, quand l'astre du soir luit,
Parmi les frais parfums s'exhale sa complainte.

O vierge, fleur et joie, aimée on ne peut plus,
Dont la présence apporte à sa blessure un baume,
Dont les baisers lui sont plus chers que son royaume
Et les désirs seraient des ordres absolus !

Ce lion redouté, ce grand Scyri, ton père,
S'apprivoise à ta voix qui berce son tourment ;
Mais tu souffres de voir son âpre abattement.
Ne pouvant l'en guérir, son mal te désespère.

1*

Tu chantes aujourd'hui les dix premiers Carans
Dont les exploits hardis, la légendaire gloire,
Ont illustré ce nom que peut lire l'Histoire
Sur les Andes gravé par ces preux-conquérants :

« Sur de légers radeaux qui bravent la tempête,
Le long des bords voisins du pays des Quitus,
Se montrent les Caras, guerriers forts et têtus,
Que Caran, leur Scyri, conduit à la conquête.

« A leur vue, effrayés, ont fui de toutes parts
Les hôtes de ce sol verdoyant, magnifique,
Qui, baigné par les flots d'une mer pacifique,
Au pied des monts géants a charmé leurs regards.

« Des faibles habitants repoussant les attaques,
Près des bois embaumés que peuplent les ramiers,
En peu de temps surgit, à l'ombre des palmiers,
La coquette cité du golfe de Caraques.

« De jour en jour, guerriers dressés aux durs combats,
Vous dominez plus loin sur ces fertiles côtes ;
Mais vous, qui contemplez les Cordillères hautes,
Vous brûlez de fouler leur neige sous vos pas.

« Déjà plus d'un Cara, dans sa frêle pirogue,
Qui remontait le cours d'un grand fleuve azuré,
A pu voir un pays merveilleux, ignoré,
Se dérouler sans fin à mesure qu'il vogue.

« O douceur de ces lieux qu'arrose le Chinto,
Où l'émeraude germe, où l'or luit sur le sable,
Dont les bois non frayés, dédale infranchissable,
Vous cachent les gradins qui mènent à Quito.

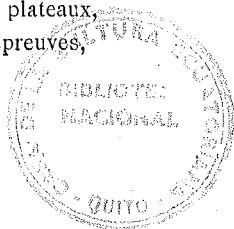
« Mais vous la devinez dans sa beauté sereine,
Pareille au nid de l'aigle auprès des purs sommets,
Et vos efforts constants n'auront plus désormais
Que ce but : conquérir la ville souveraine,

« Celle dont les captifs qu'asservit votre main,
Quand vous vous emparez de leur rive natale,
Vous ont vanté l'heureux climat, la capitale
De Quito, que vos coups détrôneront demain.

« Vous avancez toujours vers ces régions saines
Où le soleil lui-même a tempéré ses feux,
Laisant derrière vous des villages nombreux
Et sur les frais versants et sur les chaudes plaines.

« Rien ne met un obstacle aux lents, mais sûrs progrès
De votre marche, rien. La victoire est entière
Sur l'homme qui résiste et défend sa chaumière,
Sur le jaguar qui fuit blessé dans les forêts.

« Vous franchissez ainsi savanes, bois et fleuves,
Des bords de l'océan aux cimes des coteaux ;
Puis, des monts étagés franchissant les plateaux,
Sans reculer d'un pas dans vos rudes épreuves,



« Vous arrivez, enfin, au dernier échelon
De l'immense escalier des raides Cordillères,
Audacieux Caras, qui, sur ces vastes terres,
Posiez victorieux à jamais le talon.

« Quito va dans vos mains prendre un essor notoire.
Chez les peuples conquis vous semez les bienfaits.
Vous l'emportez sur eux dans les arts de la paix
Comme vous emportiez aux combats la victoire.

« Ils apprennent de vous à tisser le duvet
De l'arbre et la toison des vigognes légères
Et, pour tailler les plus étincelantes pierres,
L'émeraude surtout, vous livrez le secret.

« Vos sages lois, vos mœurs transforment leurs coutumes
Sous vos nobles Scyris dont le pouvoir, pourtant,
Est contrôlé toujours par les seigneurs portant
L'emblème sur le front d'un double rang de plumes.

« Vous leur donnez un dieu, le fécondant Soleil,
Dont ils observeront le culte à votre exemple,
Car sur l'Yavira vous bâtissez son temple,
Tourné vers l'Orient qui bénit son réveil.

« Et vous placez autour douze colonnes hautes
Pour observer la course annuelle du dieu
Dont cent vierges devront entretenir le feu.
Malheur à qui l'amour fait commettre des fautes !

« Vous l'ensevelissez vivante, ô sort cruel !
Faut-il ce châtement terrible à ta colère,
Inti, doux créateur, si juste et tutélaire,
Qui ne veux pas de sang humain sur ton autel !

« Le sacrilège seul vous trouve inexorables.
Ailleurs l'humanité préside à vos arrêts
Et les peuples soumis vivent heureux auprès
De leurs vainqueurs, unis par des liens durables.

« Mais, belliqueux Caras, rien n'a pour vous d'attraits
Comme la guerre. Au nord voici bientôt conquise
La riante Imbaya, puis Lacta-Cunca prise
Au sud par vos Scyris aux voisins atterrés.

« Vous entourez ainsi chaque jour d'une perle
L'émeraude royale, intrépides Caras !
Vous dominez depuis les neigeuses sierras
Jusqu'aux sables brûlants où la vague déferle.

« Un seul roi vous résiste et vous dit : Halte-là !
Nul ne pourra franchir le seuil de mes provinces.
Je ne crains pas, Caran, tes guerriers et tes princes,
Car j'ai le plus vaillant des fils, Duchicla.

« Son bras chez mes sujets dissipe les alarmes.
Il est le bouclier qui défend Puruha.
Plus d'un peuple ennemi, qui sur nous se rua,
Eprouva son courage et périt par ses armes.

« Tels les chefs de Cañar et les Huancavilcas
Qui tombèrent, ainsi qu'au vent les feuilles sèches,
Alors qu'il fit pleuvoir sur eux nos sûres flèches
Et les pierres qu'au loin lancent nos *huaracas*.

« Par lui vous connaîtrez quel terrible avantage
Nous ont donné sur vous nos traits sifflant dans l'air ;
Car l'aigle est moins rapide et moins fatal l'éclair
Que ces armes dont vous ne faites pas usage.

« Arrête-toi, Caran. Qu'un pacte d'amitié
Fasse la paix sincère et nous réconcilie.
Que, puissants tous les deux, l'un à l'autre se lie,
Sans avoir du vainqueur mérité la pitié.

« Gloire à Condorazo qui parla comme un sage
Et gloire à toi, Scyri, qui pouvant le dompter,
Toi que nul n'a vaincu, préféras l'écouter,
Fis ces peuples amis, empêchas leur carnage !

« Inti, flamme première, âme de l'univers,
Conserve à ces grands rois le sceptre et la couronne.
Garde à Duchicela, que la gloire environne,
Sur son front radieux ses lauriers toujours verts ! »

Ainsi Toa chantait. Charmé, Caran écoute
La grandeur de sa race et son propre renom ;
Mais n'a-t-il pas senti la voix émue au nom
Du jeune et beau guerrier que plus d'un chef redoute ?

Et, soudain, le Scyri redresse avec orgueil
Le corps que la douleur plus qu'un grand âge plie.
Le sourire renaît sur sa lèvre pâlie.
L'espoir brille en ses yeux ; son cœur bannit le deuil.

Au fier chant filial relevant son courage
A fui du mal vaincu le souvenir amer,
Comme en un jour ardent, au souffle de la mer,
Se rafraîchit le front qu'alourdissait l'orage.

Sois heureuse, Toa. Ton père a deviné
Le chaste et pur amour qu'à toi-même n'avoue
La flamme qui souvent vêt de pourpre ta joue,
Au souvenir troublant du héros fortuné.

Tu ne l'as vu qu'un jour à la cour de ton père.
Superbe il triomphait, dans l'éclat des vingt ans,
A la lutte, la course et les jeux du printemps
Dont fêtait le retour ta nation prospère.

Sois heureuse. Demain disparaîtra la loi
Qui t'enlevait le trône et le pouvoir suprême.
Ton front devra porter un double diadème,
Lorsque tu seras reine et Duchicela roi.

Les seigneurs que Caran dans son palais assemble
Pour avoir Puruha secondent ses projets,
Qu'applaudissent joyeux ses fidèles sujets.
Deux grands peuples rivaux unis, tout autre tremble.

Rayonnant comme aux cieux la divine Chasca,
Jusqu'aux murs de Cuzco brillera ta lumière,
Étoile des Quitus, qui, pour la fois première,
Resplendiras autant que l'astre de l'Inca.

Vicillis heureux, Caran ; et, lorsque viendra l'heure
De rejoindre au tombeau tes immortels aïeux,
Dors en paix, grand Scyri, ton sommeil glorieux ;
Ton sang ne périt pas et ton trône demeure.

Gloire au roi qui franchit ton seuil, Éternité,
Ayant réalisé l'ambition chérie
De laisser, en mourant, plus grande sa patrie,
Le sceptre aux siens, son nom à la postérité !





CONDORAZO

Le roi de Puruha, privé de sa couronne,
Le front chargé d'hivers, dans l'épreuve assombri,
Marche silencieux, chancelant et meurtri,
Ayant le cœur mordu par le regret du trône.

Aveugle pour l'éclat du lieu qui l'environne,
Pendant des jours entiers sans pain et sans abri,
Il gravit lentement, d'un pied endolori,
Les Andes et parvient au plateau qui couronne

Un des plus fiers sommets. Là, debout, l'œil hagard,
Sur ses États il jette un suprême regard
Et, préférant la mort à la vieillesse triste,

Sans inutile plainte, en roi, Condorazo
Plonge au sein du volcan qui dans la chaîne existe
Baptisé de son nom, près du Chimborazo.





PALLA HUARCUNA

« Adonde marcha el hijo del Sol con
tan numeroso séquito ? »

Tradiciones, I^a serie. Ricardo PALMA.

En pompe triomphale et porté par des princes,
Tupac Yupanqui passe à travers ses provinces,
Suivi de ses guerriers et de captifs nombreux.
Partout la foule accourt acclamant au passage,
Le long des monts géants, le roi superbe et sage,
Fils béni du Soleil, qui rend son peuple heureux.

De nouveau la Victoire a choyé son armée.
Sur les sommets neigeux vole la renommée
De l'invincible chef, — *l'Inca riche en vertus*, —
Dont le corps s'est baigné dans une onde vermeille,
Car il faucha les fronts orgueilleux que la veille
Redressaient les Paquis révoltés et têtus.

Femmes, laissez le rude ouvrage ;
Menez par la main vos enfants
Applaudir au mâle courage
De ces beaux guerriers triomphants.
Qu'ils aient un jour l'âme aguerrie
Comme les cœurs de vos époux.
Qu'ils apprennent d'eux et de vous
A combattre pour la patrie !

Hélas ! le condor, roi de l'air,
Lui qui d'une aile vigoureuse
Filait plus vite que l'éclair,
Va périr d'une mort affreuse !
Sur le plus haut sommet il gît
Blessé par une main traîtresse,
Et la neige, dans sa détresse,
De son sang se couvre et rougit !

Hélas ! le grand prêtre qu'inspire
Le tout-puissant Pachacamac
Nous prédit la fin de l'empire
Qu'avait fondé Manco-Capac !
Des hommes aux pâles visages,
Sur des pirogues de haut bord,
Viendront, semant partout la mort,
S'emparer de nos beaux rivages !

Rien ne sert de prier Inti.
Le dieu sera sourd, ô Vestales,
Quand des heures sombres, fatales,
La première aura retenti !
Le sang pur versé sur les pierres
Des saints autels parés de fleurs
Ne pourrait empêcher les pleurs
Qui devront rougir nos paupières !

Heureux vieillards ! Les étrangers
Ne fouleront que la poussière
De vos os par les vers mangés !
Vous ne verrez pas la lumière
Du jour néfaste où trainera
Votre race une lourde chaîne,
Quand, abattu comme un vieux chêne,
Le dernier Inca périra !

En attendant que s'accomplisse
Cet inexorable destin,
Sans que d'effroi ton front pâlisse,
Belle indigène à l'œil hautain,
Conduis ton fils voir le cortège
De l'Inca qui revient vainqueur,
Pour qu'il grandisse ayant du cœur
Et que son bras fort te protège !

Entendez-vous les voix des bruyants *huancarís*
Et des sourdes *quenás* qui se mêlent aux cris
De la foule joyeuse et montent dans l'espace ?
Le gland impérial au front, Yupanqui passe
Taciturne, drapé dans le sanglant *llautu*.
Grimpe sur mon épaule, enfant ; dis, le vois-tu ?

Contemple les guerriers qui brandissent leurs armes.
La paix nous est rendue et chasse nos alarmes.
De dépouilles chargés tous marchent radieux,
Bénissant le Soleil, le plus cher de nos dieux,
Qui donna le succès à leurs mâles besognes.
Regarde-les vêtus de la peau des vigognes.

Leurs nobles chefs, parés de plumes aux couleurs
Vives, vont devant eux, insensibles aux pleurs
Que versent les captifs au milieu des trophées.
Les plaintes des vaincus, par les chants étouffées,
S'exhaleront en vain et chacun de leurs pas
Fait longue la torture et proche le trépas.

Détournons-nous, enfant, pour regarder les danses
Des vierges aux yeux noirs dont les lentes cadences
Rendent plus séduisants leurs aimables attraits.
Mais, quels sont les soucis qui pâlisent leurs traits ?
Parmi le gai vacarme et la commune ivresse
Leurs voix n'ont pas l'accent des hymnes d'allégresse !

O Palla Huarcuna, les chants
Exhalés par tes lèvres roses
Sont, comme tes regards touchants,
Voilés par des pensers moroses !
As-tu laissé sous d'autres cieux
Un fiancé fidèle et tendre
Ou, blessé, l'as-tu vu s'étendre
Sur le sol et fermer les yeux ?

O fleur de la tribu rebelle !
Fille du Régulus soumis,
Tu dois chanter, toi, la plus belle,
La gloire de tes ennemis,
Et tu marches pleine d'alarmes
Au milieu de tes jeunes sœurs
Qui vont devant vos oppresseurs
Et dansent en cachant leurs larmes !

Douce colombe au cri plaintif,
Que l'hymne sur ta lèvre expire !
Ton amoureux te suit captif
Et la haine au cœur il soupire.
Malheur à lui ! malheur à toi !
L'Inca porte en son sein la flamme
D'un amour dévorant son âme ;
De tes charmes il s'est épris !

La nuit descend sur la vallée
Et Tupac Yupanqui commande le repos.
Sous les palmiers d'un bois la joyeuse assemblée
Rêve d'amour et gloire au doux son des pipeaux.
Les chefs sont étendus, causant au crépuscule,
Tandis que la blonde liqueur
Du maïs réchauffant le cœur
Dans les mains des guerriers circule.

Pas un astre ne luit. Au sein du campement
De silence entouré dort le maître à l'œil grave.
Mais son sommeil est bref, car l'amour, ce tourment,
Remet devant ses yeux l'image de l'esclave
Au chatoyant collier d'insectes bleus et verts
Qui, déjà préférée à cent autres maîtresses,
Devra lui prodiguer ses plus tendres caresses
Et ranimer un sang que glaçaient les hivers.

Soudain a retenti lugubre un cri d'alarme
Répété par l'écho des Andes et suivi
Du bruit que fait le fer en frappant une autre arme.
O Palla Huaracuna, tout espoir t'est ravi !
Tu fuyais. Ton amant à tes côtés succombe
En défendant le bien qui lui fut le plus cher.
Seule, que feras-tu contre le sort amer ?
Comment fuir le vautour qui te guette, ô colombe ?

Pour rehausser l'éclat des fleurs,
L'aurore pleure bienfaisante
Et rien ne rend plus séduisante
La femme belle que ses pleurs.
O vierge, l'Inca te pardonne !
Il t'appelle et t'ouvre les bras.
L'amoureux mort tu l'oublieras.
Que ton cœur au roi s'abandonne !

Va, plus fraîche que le printemps,
Embaumer la couche royale !
Chasse les regrets attristants
Pour lui donner ta foi loyale.
Que sur tes lèvres de corail
Il boive la plus douce ivresse.
Ce n'est pas trop d'une caresse
Pour être reine du sérail !

Mais, que fais-tu ? Pourquoi ce fer que ta main garde ?
Ah ! dans ton sein tu l'as plongé jusqu'à la garde !

Gloire à qui, comme toi, d'un cœur n'hésitant pas,
Pour fuir le déshonneur se condamne au trépas !





MAYTA-CAPAC

Mayta-Capac, le Taciturne, quatrième
Souverain de Cuzco, conquérant glorieux,
Jusqu'au lac Paria, d'un front victorieux,
Promène le gland rouge, impérial emblème.

Mais il caresse encor l'ambition suprême
D'étendre vers la mer son sceptre audacieux.
Le val d'Arequipa, riche et délicieux,
L'attire en excitant sa convoitise extrême.

Il marche droit au but, comme il lance les traits.
Ses vestiges sont grands, qu'il passe des marais
En créant une immense et superbe chaussée,

Ou, sur l'Apurimac, par un travail ardu,
Que ses vingt mille preux, soumis à sa pensée,
Jettent le premier pont indien suspendu.





HUACARI

Dans ce site où tu vois la grotte merveilleuse
Se dressait le palais d'un grand prince aguerrí
Qui, terrassé par un rival, y vint, meurtri,
Ensevelir sa honte et son âme orgueilleuse.

Entrons, sans aller loin. La route est périlleuse.
On respire un poison subtil en cet abri.
D'ailleurs, voici la salle où se tient Huacari,
Entouré de sa cour brillante et fabuleuse.

Regarde-le debout, raide et blanc. A ses preux,
Fantômes partageant son destin malheureux,
Il dit toujours : « La mort plutôt que l'esclavage ! »

Les bienfaisants *auquis*, touchés de leur trépas,
Les ont pétrifiés et, pour leur rendre hommage,
La foule, comme nous, ici porte ses pas.





ATAHUALPA

Monarque terrassé par un coup de tonnerre,
Atahualpa gisait sombre dans sa prison.
Il murmurait : « Quel est ce Dieu si sanguinaire
Qui m'accable et permet aux siens la trahison ?

« S'il commande au Soleil dont la chaleur féconde
Embrase tous les cœurs et les porte à s'aimer,
Que n'est-il comme lui bon ce maître du monde
Au nom de qui l'on vient aujourd'hui m'opprimer ? »

Ses femmes près de lui poussaient de sourdes plaintes
La face contre terre et maudissaient le sort,
Ou, se tordant les bras, les prunelles éteintes,
Muettes attendaient le supplice et la mort.

Soudain la porte s'ouvre et dans sa robe blanche
Majestueux un moine avance d'un pas lent.
L'Inca frissonne, alors qu'autour de lui se penche
Plus bas le front de chaque épouse et plus tremblant.

C'est Valverde, celui qui, pouvant le mieux être
Un apôtre béni de concorde et de paix,
Fut un ministre fourbe, un fanatique prêtre,
Plus cruel qu'un jaguar dans les grands bois épais.

A lui, plus qu'à nul autre, ils doivent leur torture
Ce monarque puissant et son peuple si doux ;
C'est à sa voix qu'ils sont devenus la pâture
De ces hommes nouveaux qu'il courbe à ses genoux.

Sur son ordre ils frappaient redoutant l'anathème
Qui lancé par sa bouche écraserait leurs fronts.
De carnage repu, c'est par l'eau du baptême
Qu'il croit guérir leurs maux et laver ses affronts.

Alors qu'Atahualpa, qu'un grand faste environne,
Suivi de ses guerriers sans armes à la main,
Porté par des seigneurs s'avancait sur son trône,
Ses quatre cents laquais lui frayant le chemin ;

Et que, resplendissant d'or et de pierreries,
Ceint de son diadème au gland impérial,
Assis sur un coussin de riches broderies,
Caxamarca le vit entrer fier, mais loyal ;

Valverde le premier, méditant son outrage,
Se portait au-devant de l'Inca radieux,
Qui disait aussitôt à son noble entourage :
« Ne faites aucun mal au messager des dieux. »

Le moine en profita pour tenir un langage
Audacieux autant qu'il était insensé ;
Car il parla d'un Dieu nouveau, d'un Pape sage,
De l'empereur fameux qu'au loin il a laissé,

De la création du monde, du déluge,
Des peines de l'enfer, des saints au Paradis,
De Jésus, rédempteur méconnu que l'on juge
Et qui meurt sur la croix entre deux grands bandits :

« Le dieu, s'écria-t-il, qu'ont adoré tes pères,
Tu devras l'abjurer pour vénérer le mien.
Sache que ta couronne et tes États prospères
Alexandre les donne à Charles ; tu n'as rien.

« A son autorité tu devras te soumettre
En fidèle vassal qu'il daigne protéger.
Révère la bonté du Très-Haut qui va mettre
Ton âme entre mes mains pour mieux la diriger. »

L'Inca, qui très surpris écoutait en silence,
Répondit, ne pouvant maîtriser son courroux
Aux derniers mots de ce discours plein d'insolence :
Que ce pape et ce roi n'étaient que deux grands fous ;

L'un de vouloir donner et l'autre ainsi de prendre
Ce qui n'était le bien d'aucun excepté lui,
Souverain absolu, sans comptes à leur rendre,
N'étant pas né vassal et craignant seul celui

Qui brille dans les cieux, le père de sa race,
Le Soleil qui saurait défendre ses enfants,
De leur méchanceté ne portant pas la trace ;
Et que, s'il existait d'autres rois triomphants,

Ce que semblait prouver la soudaine présence
De messagers venus sur les flots de très loin,
Il consentait, voulant montrer sa complaisance,
Que leur roi, comme un frère, eût son aide au besoin.

Après quoi, demandant avec un front sévère
Qui donc leur révélait les mystères des cieux,
Le moine gravement lui tendit son bréviaire
Qu'Atahualpa reçut étonné, soucieux

D'y trouver le secret d'une telle merveille.
Il l'ouvrit et, sans rien pouvoir y déceler,
Tourna les feuillets, puis l'approcha de l'oreille,
Espérant que, du moins, il l'entendrait parler.

Son attente déçue, il y vit une injure.
Il jeta sur le sol le saint livre en disant :
« Tu me trompais ! Annonce aux tiens que, je le jure,
On me rendra raison du discours méprisant. »

Le harangueur partit aveuglé de colère
En brandissant le Christ qu'il portait à la main,
Et Celui qu'il montrait comme un Dieu tutélaire
Devint l'arme par qui coula le sang humain.

D'aussi loin que François Pizarre put l'entendre :
« Sortez, il n'est que temps, dit-il, qu'attendez-vous ? »
Et, comme il hésitait, ce bon moine peu tendre,
Mais pieux, ajouta : « Frappez, je vous absous ! »

Et Pizarre ordonna le féroce carnage,
— L'un des plus beaux exploits qui l'ont fait immortel ; —
Un coup de feu suffit pour déchaîner l'orage
Qui devait, dieu Soleil, renverser ton autel !

Les Espagnols cachés tout autour de la place
Se ruèrent ensemble en poussant de grands cris :
« Par saint Jacques, sur eux ! » — Le cœur du roi se glace
De douleur et d'effroi lorsque fauchés, meurtris

Par les pieds des chevaux et les éclats de foudre
Qui lancent sans répit de longs traits enflammés,
Il contemple, à travers une aveuglante poudre,
Dans des fleuves de sang ses sujets décimés.

Sans armes et saisis par la rapide attaque,
Par l'élan des coursiers inconnus et les coups
Des foudroyants guerriers, ces hommes que l'on traque
Comme s'il s'agissait d'exterminer des loups,

Courent en se heurtant, vont, viennent, tourbillonnent,
Parcils à des oiseaux dans leur cage épeurés,
Et, prêtant mieux le flanc aux balles qui sillonnent
La place, ainsi qu'aux fers, sont partout massacrés.

La plupart n'ont pu fuir, car le mur de l'enceinte
Offre une étroite issue à des fuyards nombreux.
Beaucoup d'autres, gardiens de sa personne sainte,
Défendront leur Inca jusqu'à la mort, en preux.

Quand Pizarre comprit que l'heure était propice
Pour atteindre son but parmi le désarroi,
Avec vingt Espagnols il entra dans la lice,
Tua tout sur sa route et s'empara du roi.

Terrifiés par ce suprême sacrilège
Ont fui les survivants qui protégeaient l'Inca.
Plus rien ne reste, hélas ! de son brillant cortège.
Six mille hommes sont morts dedans Caxamarca !

Et ce fut là ton œuvre, ô Valverde féroce !
Massacre et trahison, quel succès éclatant !
Tu croyais servir Dieu. Sublime sacerdoce !
Il t'aura pardonné. Mais, pouvait-il autant

L'Inca, fils du Soleil, que l'infortune accable ?
Pour grand que fût son cœur pouvait-il pardonner
A celui dont il voit la nuit l'ombre implacable,
Dont l'approche le fait chaque jour frissonner ?

Aussi, plein de fierté, le monarque se dresse,
Le mépris dans les yeux, lorsque entre en sa prison
Ce moine, à son salut geignant qu'il s'intéresse
Et d'un ciel ignoré lui montrant l'horizon.



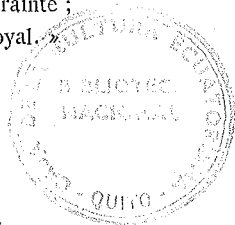
ATAHUALPA CAPTIF

Atahualpa captif maudissait son désastre,
Mais sans courber le front sous le poids du malheur.
Rêvant que d'un nouvel éclat luirait son astre,
Il dévorait muet son immense douleur.

Pizarre consolait sa touchante infortune
Avec tous les égards que méritait son rang
Et noblement cherchait à calmer sa rancune
Pour la trahison vile où coula tant de sang.

« Tu souffres, disait-il, les revers de la guerre
Auxquels sont exposés les plus vaillants des rois.
Sur ton peuple nombreux pour l'emporter naguère
Nous avons le secours du Dieu mort sur la croix.

« Te voici prisonnier; mais bannis toute crainte :
Nul parmi nous ne songe à te faire du mal.
Qui s'oppose à nos fins s'expose à la contrainte ;
Vainqueur, tout Espagnol est humain et loyal. »



Esprit sagace et clair, non moins qu'âme intrépide,
Le monarque indien avait cru deviner
Que c'était, non leur Dieu, mais un instinct cupide
Qui devait aux exploits sanglants les entraîner ;

Et, comme en lui parlait la voix de l'espérance,
Ce suprême recours de tous les cœurs meurtris,
Avec de l'or il crut hâter sa délivrance ;
Aussi dit-il un jour au conquérant surpris :

« Je m'engage à couvrir le sol de cette pièce,
Où tu me tiens captif, avec des objets d'or
Et d'argent, si tu veux me faire la promesse
Que, libre, Atahualpa pourra régner encor. »

Puis, voyant dans les yeux de l'Espagnol un doute,
Car l'offre paraissait excessive, à l'instant
L'Inca, sans hésiter, avec orgueil ajoute
En élevant la main : « Je te promets autant

« D'objets qu'il en faudra pour remplir cette salle
Jusqu'où mon bras atteint. Pour cela j'ai besoin
D'un assez long délai. La somme colossale
Doit en grande partie arriver de très loin. »

L'aventurier charmé de ce don volontaire
Promit tout pour avoir la superbe rançon.
A trois mètres du sol et par-devant notaire
On fit un tracé rouge aux murs de la prison.

Les ordres envoyés sans différer aux princes,
Dedans Caxamarca, bientôt, de tous côtés
Affluaient les trésors des plus riches provinces
Et les jours de l'Inca coulaient moins attristés.

Les Espagnols ravis de l'incroyable aubaine
Qui comblait tous leurs vœux sans leur coûter d'effort,
Du mieux qu'ils le pouvaient, soldats et capitaine,
Rassuraient le captif, en égayaient le sort.

Il apprit d'eux, charmés de son intelligence,
A jouer aux échecs pour tromper ses ennuis
Et, s'il n'oubliait pas tout désir de vengeance,
Le spectre de la mort ne hantait plus ses nuits.

Avide de savoir se prêtait son oreille
Au langage nouveau qu'il entendait parler
Et, lire lui semblant une pure merveille,
Il aimait à tracer son nom, à l'épeler.

Un jour, sans se douter que son destin le pousse
A braver le trépas dans ce qu'il croit un jeu,
Il dit à son geôlier : « Écris-moi sur le pouce
Le mot qui dans ta langue est celui de ton Dieu. »

Et dès qu'un Espagnol dans sa prison pénètre,
Il l'aborde aussitôt et, lui montrant son doigt :
« Lis, » dit-il, et sa joie éclate, prompte à naître,
Car à lire *Dios* chacun se montre adroit.

Pour ton malheur, ô roi, voici venir Pizarre
Qui, lui, reste confus devant tes yeux surpris
Où tu laisses percer, tant son trouble est bizarre,
Pour le Chef ignorant quelque peu de mépris.

Et le Conquistador dont la lèvre se plisse
Et dont le front rougit sent gronder dans son cœur
La colère qui va préparer ton supplice,
Inca, qui t'es permis un sourire moqueur.





TOMBAMBA

Gloire à Tombamba, radieuse cité,
Dont la ruine morne, en son dernier vestige,
Porte l'empreinte encore et garde le prestige
De sa splendeur antique et de sa majesté!

On la voyait jadis, rayonnant de beauté,
Près des sommets neigeux, propices au vertige,
Braver, comme une fleur hautaine sur sa tige,
La convoitise aveugle et la fatalité.

Le fier Huayna-Capac y prodigua les temples
Et les palais fameux. Par des largesses amples
Il honorait, en vrai monarque, son berceau.

Si la fureur de l'homme a tout détruit, le lustre
Du plus grand des Incas, indélébile sceau,
Préserve de l'oubli la ville au nom illustre.





PINTAC

Prête l'oreille, enfant. Ecoute la voix grave
Du tambour de Cuzco qui résonne parmi
Les hymnes au Soleil pendant l'*Intip-Raimi*.
Cet instrument fut-fait avec la peau d'un brave.

Que son nom glorieux dans ton cerveau se grave.
Pintac, quand de son sol s'empara l'ennemi,
Qui devant sa vaillance avait longtemps frémi,
Se tua, sans subir la honte d'être esclave.

Par l'ordre du vainqueur, Huayna-Capac, touché
D'un si grand désespoir, son corps fut écorché.
Le tégument tendu sur la *quena* sonore,

Quand la fête revient du solstice d'été,
Rappelle ce héros pour que chacun l'honore
En préférant la mort au jour sans liberté.





YAHUAR-COCHA

Du sud au nord Huayna-Capac a tout conquis.
Le dernier *pucara* qui résistait succombe
Et, sur les bords du lac rougis par l'hécatombe,
L'Inca fait égorger vingt mille Caranquis.

Les corps de ces vaillants, que leurs dieux ont trahis,
Roulent, comme emportés par une affreuse trombe,
Dans les sanglantes eaux qui leur servent de tombe,
L'expiant ce forfait : l'amour de leur pays.

Nul n'échappe qui soit d'âge à prendre les armes.
Aux pieds du conquérant se prosternent en larmes
Les orphelins de ceux que sa haine faucha.

Lui, leur montrant le lac qui, calme et pur naguère,
Est devenu la mer de sang, Yahuar-Cocha,
Farouche crie : « Enfants, faites-moi donc la guerre ! »





ODERAY

« Oderay es la flor más bella del verje
americano. »

Tradiciones, 1ª serie. Ricardo PALMA.

I.

Comme un lis parfumé par l'haleine des anges,
Dans les jardins fleuris du sol péruvien,
La royale Oderay croit digne des louanges
Qu'élève en son honneur plus d'un jeune Indien.

Ses yeux ont la couleur claire de l'émeraude
Que portaient à leurs fronts les sublimes Scyris
Et, sous de longs cils noirs langoureusement chaude,
Leur flamme en s'apaisant rend les cœurs plus épris.

Le corail pâlerait près de sa lèvre rose
Qui respire un parfum plus doux que le santal
Et ses dents ont l'éclat des perles que dépose
La vague en déferlant sur le sable natal.

Comme au déclin du jour l'astre mourant colore
Les hauts sommets blanchis de chauds rayons pourprés,
On voit, quand son cœur bat, sur son visage éclore
Les feux de la pudeur rehaussant ses attraits.

Tout en elle séduit les cœurs et les domine.
La fine chevelure encadrant sa beauté
Ressemble aux longs fils d'or que dans l'air dissémine
Le père des Incas par un matin d'été.

Plus touchant que l'écho de la *guena* plaintive
Est le son de sa voix caressant et si doux
Qu'on dirait le soupir d'une jeune captive
Qui pleure sa patrie ou rêve d'un époux.

Plus svelte qu'un bambou de sa verte savane,
Si l'on peut deviner où son beau corps passa,
C'est par le pur parfum qui de son âme émane ;
Le vestige est léger que son pied y laissa.

Comme gémit au vent la harpe éolienne,
Et comme de Memnon que l'Aurore pleurait,
Sur son socle de pierre, en l'Égypte ancienne,
Au lever du soleil la plainte s'exhalait ;

Ainsi la jeune vierge innocente et craintive
Au souffle de l'amour laissé vibrer son cœur
Et Toparca, le fier guerrier qui la captive,
Heureux subit la loi de son charme vainqueur.

Sur le front d'Oderay quinze printemps à peine
Ont effeuillé gaiement leurs roses et voici
Que le bonheur d'aimer dans son âme sereine
Vient de glisser soudain le trouble et le souci.

II.

L'Amérique gémit sous la griffe implacable
Du lion espagnol que Pizarre a lâché.
Par le sang de ses fils que l'opresseur accable
Son beau manteau d'hermine est aujourd'hui taché.

Atahualpa n'est plus. Son infâme supplice
Permet aux conquérants du sol américain,
Qui disposent du sceptre au gré de leur caprice,
De donner libre cours à leur instinct mesquin.

Éblouis par l'éclat des richesses du trône,
Dans leur amour de l'or que dut cacher l'Inca,
Pour le mieux posséder il ont mis la couronne,
Illusoire puissance, au front de Toparca.

Issu de la Scyri de Quito, jeune frère
Du monarque défunt, le prince, avec fierté
Paré de ses vingt ans, porte un cœur qui préfère
Le trépas avec gloire aux jours sans liberté.

Voici deux mois qu'il a les rênes de l'empire
Où s'étaient illustrés de si vaillants aïeux
Dont le grand souvenir le soutient et l'inspire.
Il songe qu'il est temps de s'illustrer comme eux.

« Ce n'est qu'un faible enfant qu'on aurait tort de craindre,
Disent les Espagnols, ayons pitié de lui. »
C'est qu'ils n'ont pas su voir, occupés à le plaindre,
Le sombre éclair furtif qui dans ses yeux a lui.

Le chêne jeune encor sous la fragile écorce
Cache une sève forte ; il est sûr de grandir.
Le jeune prince ainsi cache aux regards sa force.
La haine au cœur, de l'ombre il va bientôt bondir.

Sur son ordre en tous lieux le complot se prépare
Qui devra châtier un effroyable affront ;
Mais, avant que son sort d'Oderay le sépare,
Près d'elle il va s'asseoir et rafraîchir son front.

C'est l'heure où le soleil affaiblit sa lumière
Qui flamboyait dorant les cimes et les prés ;
Et l'ombre qui s'étend endeuille la chaumière,
Mais laisse respirer un air léger plus frais.

Que la nature est belle et touchante à cette heure
Où le cœur frissonnant de tendresse et d'amour
Vibre comme une lyre et chante, rit ou pleure,
En s'élevant plus pur vers le divin séjour !

Sous les palmiers bercés par l'haleine ébaumée
De la brise, tandis que l'oiseau dans les bois
Chante l'hymne du soir, avec sa bien-aimée
Le roi brûlant d'amour ne rêve pas d'exploits.

Il écoute Oderay dont l'accent doux l'enivre.
Dans ses yeux, sur sa bouche il boit le miel du cœur
Et, pressant dans ses mains la sienne, heureux de vivre,
Il oublie à la fois le trône et son malheur.

Semblables à deux lis nés d'une même tige,
Il s'aiment d'un amour aussi pur que profond
Et l'espérance vit dans leurs âmes qu'afflige
Le deuil immérité de leur beau sol fécond.

Fermons l'oreille aux mots que murmurent leurs lèvres
Et ne profanons pas d'un récit indiscret
Les aveux qu'on soupire en d'amoureuses fièvres.
Quiconque aima vraiment en connaît le secret.

III.

Quel est donc ce vieillard, droit dans sa robe blanche,
Qui s'approche ? Ses yeux respirent la bonté.
L'Inca vers lui s'avance et dit d'une voix franche :
« — Prêtre des Caranquis, ô père respecté,

« Unissez vos enfants et bénissez leur flamme.
 Nous voici prosternés. Liez enfin nos jours.
 Qu'Oderay, grâce à vous, soit aujourd'hui ma femme.
 Le danger nous menace et les instants sont courts ! »

« — J'y consens, répond-il, bien que mon cœur s'alarme
 De vos cruels destins. Puissé-je me tromper !
 Toparca, sois heureux, et qu'Oderay te charme,
 Sans que la main d'Inti vienne encor vous frapper !

« Qu'un astre radieux éclaire votre route
 Pour que vous la suiviez ravis et triomphants !
 Que le dieu souverain de Tumbala m'écoute !
 En son nom je bénis votre hymen, chers enfants.

« Mais, hélas ! il m'inspire un redoutable oracle.
 Oui, je vois s'écrouler le sceptre de ta main,
 Toparca ! Dans les fers, — quel plus navrant spectacle ? —
 Tu mourras, dernier roi de ta race, demain ! »

Et le vieillard s'éloigne en exhalant sa plainte :
 « Malheur, fils du Soleil, malheur, malheur à toi ! »
 L'écho lugubrement, quand sa voix s'est éteinte,
 La répète et remplit les deux époux d'effroi.

Toparca, revenu de son trouble, contemple
 Les beaux yeux d'Oderay qui sont voilés de pleurs :
 « O ma femme, dit-il, sois forte à mon exemple.
 Je veux que ton chemin soit tapissé de fleurs,

« Oui, que l'amour, malgré l'oracle, nous sourie !
Tu m'aimes ; à nous deux conjurons l'avenir.
C'est mon bras qui rendra la gloire à ma patrie
Et, grâce à toi, mon sang ne devra pas périr.

« C'est pour toi que je veux remporter la victoire ;
Pour t'entendre me dire en un baiser très doux :
Aucun des grands Incas dont nous lisons l'histoire
Dans nos quipos ne fut plus grand que mon époux ! »

Il se tait. Tendrement dans ses bras il la presse
Et le front d'Oderay se penchait sur son cœur,
Quand, soudain, elle pousse un cri sourd de détresse ;
Et son doigt a montré, présage de malheur,

Six Espagnols armés suivant leur capitaine
Qui marchent dans les bois et s'avancent vers eux.
Or elle a reconnu dans celui qui les mène
L'insolent Feralta dont l'amour ténébreux

La poursuit chaque jour d'une flamme coupable.
Vient-il venger, hélas ! comme il l'avait juré,
Les dédains qu'il reçut ? Son âme en est capable ;
Car le remords y fut de tout temps ignoré.

C'est bien don Garcia de Feralta cet homme,
O gazelle, qui fond sur toi comme un vautour.
A juste titre il est de ceux que l'on renomme,
Intrépide aux combats et tenace en amour.

Il ne se trouvait pas dans l'île avec Pizarre
Où, quand s'amollissait plus d'un cœur espagnol,
Le grand Conquistador, qui d'un tel sort s'effare,
Avec son glaive fit un tracé sur le sol

En disant : « Que ceux-là qui préfèrent la gloire
Aux délices des sens passent de mon côté ! »
S'il ne fut pas des treize, à cette heure notoire,
Qui pour de durs travaux fuirent la volupté,

Feralta, cependant, capte par sa vaillance
L'estime de Pizarre. Il a son amitié.
Qu'importe sa devise : astuce et violence,
Puisque tous deux, hélas ! ignorent la pitié.

L'amour, non, le désir brutal et bas du mâle
Brûlant de posséder, ô vierge, ta beauté,
Vient t'arracher des bras du roi dont le front pâle
Trahit seul son courroux pour tant de lâcheté.

Il porte l'ordre en main que, courtisan habile,
Il obtint de Pizarre aveugle ou complaisant
Et tu perds ton époux au début de l'idylle,
O reine, qui n'es plus qu'une esclave à présent.

Voici que les soldats acharnés sur leur proie
Chargent l'Inca de fers, tandis que d'Oderay
S'empare Feralta qui, débordant de joie,
Ricane et dit : « De force, enfin, sinon de gré,

« Tu vas m'appartenir, adorable Indienne !
Nul ne peut te sauver. Cesse tes fiers mépris,
Car je vais me griser, ô fleur péruvienne,
De ton parfum troublant dont mon cœur est épris ! »

IV.

Au fond d'un cachot sombre, étendu sur la pierre,
Toparca réfléchit, sachant qu'il doit mourir.
Mais ce n'est pas la peur qui mouille sa paupière.
Il saura, comme un roi, sans se plaindre souffrir.

Le regret d'Oderay, son destin qu'il redoute
Déchirent seuls son cœur. Oh ! le tourment affreux !
Rien ne peut donc toucher le dieu sourd qui n'écoute
Ni les vœux ni les pleurs de son fils malheureux !

Qu'est-ce ? La porte s'ouvre et vers l'Inca s'élançe,
Avec un cri d'amour et de douleur aussi,
Oderay, frémissante et pâle, qu'en silence
Il contemple un instant ; mais, chassant tout souci,

Il la serre en ses bras ; sa joie éclate vive ;
Il va dans un baiser reconforter son cœur
Qui goûte de nouveau le charme dont le prive
Depuis la veille un homme irascible et moqueur,

Quand Oderay s'éloigne en repoussant l'étreinte
Et dit : « Mon tendre époux, n'approche pas de moi.
Pour te revoir j'ai dû céder à la contrainte ;
Je n'ai pu demeurer toujours digne de toi.

« Éloigne-toi. Je meurs, non sans m'être vengée.
Chacun de mes baisers donne une prompte mort.
Le poison que j'ai bu sur ma bouche outragée
A tué Feralta dans un lascif transport.

« L'ordre ainsi je l'obtins qui devait me permettre
D'arriver jusqu'à toi, de mourir dans tes bras ;
Car c'est pour moi que tu souffres, ô mon doux maître !
L'esclave se punit et, libre, tu vivras.

— « Vivre, soupire-t-il, mon Oderay chérie,
Je ne le puis sans toi ! — Tu dois vivre. Il le faut.
Pour affranchir ton peuple et sauver ta patrie.
— Non. Mon trépas est proche et dressé l'échafaud.

« Rappelle-toi le prêtre et son sinistre oracle.
Ma patrie ! A ce mot je me sens ranimé ;
Mais, tout effort est vain ; impossible un miracle.
Nul ne rendra la gloire à mon peuple opprimé !

« La mort à tes côtés, voilà ce que j'implore.
Ne me refuse pas un suprême baiser.
Ton cœur est resté pur, Oderay. Je t'adore.
Sur tes lèvres nos maux vont, enfin, s'apaiser ! »

Les deux époux unis affrontent le supplice
Du poison épuisé sous la douceur du miel.
Ils voient venir la mort sans que le cœur faiblisse,
L'amour guide leurs pas vers Inti, roi du ciel.





ORNOYA

Le Combat des Pirogues, poésie cubaine
de RAMON VELEZ HERRERA.

Brisant les flots de la mer,
Sous un ciel ardent et clair,
Glissent les belles pirogues
Que conduisent aux combats
Des guerriers dont les voix rogues
Ont de sinistres éclats.

Au pied de l'autel rustique,
Ornocoya, le cacique
Des tribus de Bahama,
Jura vengeance et carnage
Et son peuple qu'il arma
Se rue heureux au pillage.

Les redoutables clameurs
Troublent les échos dormeurs
Et les airs, les flots, la terre,
Répètent les cris de guerre :
« Pars, frappe, triomphe ou meurs ! »

Dans l'onde quilles et rames
Tracent, en fendant les lames,
Des sillages argentés
Et le gai soleil allume
Des flammes de tous côtés
Sur les blancs flocons d'écume.

Les plumes flottent au vent
Et les guerriers vont rêvant
De leurs prochaines victoires.
Qu'ils sont féroces leurs traits
Hideusement peints, marbrés
De lignes rouges et noires !

Un chef vaillant les conduit,
Vainqueur dans mainte bataille ;
L'hiver n'atteint pas sa taille.
L'éclair qui dans ses yeux luit
Montre l'ardeur de son âme.
Le golfe entier qui l'acclame
Chante ses fameux exploits.

Au dos il porte un carquois,
A la main sa masse d'armes :
« Guerriers, dit-il, hâtons-nous.
Chassez les vaines alarmes.
Les lâches ont les bras mous.
N'obtient rien qui veut attendre.
La gloire fuit le cœur tendre. »

A ces mots, tous, frémissant
De rage, altérés de sang,
Font pleuvoir flèches et pierres.
Le vacarme assourdissant
Des doubles files guerrières
Grandit toujours menaçant
Jagoua, la ville prochaine,
Où se répand la terreur
A la fois que la fureur
Chez les hommes se déchaine.

A l'aspect de ces démons
Qui s'approchent du rivage,
Sur les plateaux et les monts,
Sur la savane et la plage,
Les femmes de toutes parts,
Les cheveux d'ébène éparés,
Courent parmi l'herbe verte
Jusqu'à la hutte déserte.
Là, naguère triomphants,
Mornes leurs regards se posent
Sur les berceaux où reposent
Tranquilles leurs chers enfants.

Dès qu'il entend le vacarme
Des guerriers d'Ornocoya,
Sans que leur fureur l'alarme,
Surgit le jeune Ornoya.

Il vient sauver la patrie.
A ses côtés aguerrie
Va la jeunesse au combat
Et dans les poitrines bat
Un cœur que la haine embrase.
Tous accourent. Nul n'a fui.
Sur les sables on s'écrase.
Tout se meut autour de lui
Portant l'arc, la lourde masse,
Les pierres, les javelots,
Les rames et la menace ;
Ce pendant que sur les flots
Les frêles pirogues glissent,
Sans relâche retentissent
Les conques lugubrement.

Ornoya, fier et charmant,
Cèdre altier de la montagne,
De ta tribu gloire et fleur,
Ton bras fut toujours vainqueur
Et l'audace est ta compagne !

Il a donné le signal.
Hardis les guerriers s'élancent
A l'affreux combat naval.
Et les pirogues avancent,
S'abordent ou, se heurtant,
Se brisent à tout instant.

Le sang coule et les inonde
Et les deux camps ennemis
Dans leur haine raffermis
Ne cessent de rougir l'onde.

Ornoya n'arrête pas.
Implacable et sûr, son bras,
Quand il se lève et s'abaisse,
Frappe ici, frappe là-bas
L'adversaire qui s'affaisse.
Partout il porte ses pas
Et, partout, sa rude masse
S'abat en ouvrant un front
Complice du noir affront.

Mais la téméraire audace
Des ennemis irrités
Redoublant de tous côtés,
D'un mâle accent il excite
La fureur de ses guerriers :
« Compagnons, que nul n'hésite !
Frappez des coups meurtriers.
Suivez-moi, car qui succombe
Et soit dans la nuit plongé,
Pourra descendre à la tombe
Sûr d'avoir été vengé.
Les morts ne sont pas à plaindre.

Que peut-on redouter ? Seul
Le déshonneur est à craindre.
Pour nous servir de linceul,
Nous aurons les chevelures
Des ennemis et leurs corps
Qui, brisés sous nos efforts,
Couvriront nos sépultures ! »

Il se tut ét, sur la mer,
D'un bras vigoureux poussées,
Les barques sont balancées,
Les flèches sifflent dans l'air.
Les vagues qui se soulèvent
Dans un tourbillon enlèvent,
Parmi les coups et les cris,
Des amas et des débris
D'armes et de chair humaine.
Sur les rochers l'onde entraîne
Les canots pour les briser.
Dans la féroce mêlée,
Où la fureur exhalée
Grandit loin de s'apaiser,
Les corps demi-nus s'embrassent
Et les os craquent rompus.
Dans les crânes des vaincus
Les griffes plongent et chassent
De l'orbite un œil sanglant.
Au cadavre pantelant

On ravit la chevelure
Que suspend à sa ceinture
L'impitoyable vainqueur.
Le vent sur son aile emporte
Les plaintes, les cris d'horreur
Et la chair à demi morte
Palpite au fond des canots,
— Vrais lacs de sang, — pend aux rames
Et s'étale sur les flots.
Des corps privés de leurs âmes,
Des vivants et des blessés
À tout moment sur la plage
Par les vagues sont lancés ;
Mais plus d'un jusqu'au rivage
Ne doit parvenir jamais
Pour demander sépulture,
Car aux requins affamés
Il va servir de pâture.

Nul ne faiblit. Nul n'obtient
Le laurier qu'on se dispute
Et plus ardente devient
Et plus atroce la lutte.
Comme un oiseau qui fend l'air,
Voici la grande pirogue
Où vole, plus qu'il ne vogue,
Le cacique jeune et fier.

Dix chefs le suivent agiles,
Robustes, rusés et prompts,
A lancer le dard habiles.
Le hâle a brûlé leurs fronts
Où flottent deux rangs de plumes
Rouges du sang répandu.
La mer se couvre des brumes
Du soir déjà descendu
Quand ils attaquent la barque
D'Ornocoya, le monarque
Tout-puissant de Bahama,
Qui, sous un ciel pur et calme,
En leur disputant la palme
Tant de colère alluma.
Là finit sa destinée.
Une flèche empoisonnée
Perce son cœur et, meurtri,
Le cacique pousse un cri,
Chancelle, tombe et sa masse
Échappe à la main que glace
La mort en fermant ses yeux.
Et du golfe au promontoire
Mille voix montent aux cieux
Qui proclament la victoire.





LE FÉLON PUNI

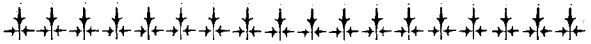
La discorde régnait entre deux Curacas.
L'un et l'autre affirmait son droit héréditaire
De gouverner tout seul certains lopins de terre.
Les Espagnols ayant dépouillé les Incas,

C'est au corrégidor qu'ils soumièrent leur cas
Et celui-ci rendit un jugement austère.
Il n'en contenta qu'un, mais l'autre dut se taire.
On les fit festoyer pour clore l'altercas.

Au dessert le vaincu, portant deux coupes pleines,
Fut au vainqueur et dit : « Frère, oublions nos haines! »
Et sa dextre amicale offre alors la liqueur.

L'interpellé répond : « Si ton cœur est sincère,
Donne-moi l'autre coupe. Elle est plus près du cœur.... »
... Le félon tomba mort quand il vida son verre.





GUATIMOZIN

Le grand empire aztèque épouvanté frémit.
L'audacieux Cortez en a fait son domaine
Et, par cupidité de son âme inhumaine,
Il accable de deuil le peuple qu'il soumit.

Déjà Montezuma, que le conquérant mit
Aux fers, malgré son rang, s'est laissé, plein de haine,
Mourir de faim plutôt que de trainer sa chaîne,
Et, tant la soif de l'or dans le crime affermit,

Cortez au nouveau roi fait subir la torture.
Sur un brasier ardent Guatimozin l'endure
Sans plainte et sans dire où son trésor est caché.

Son ministre avec lui partage le supplice.
Il gémit et l'implore. Irrité qu'il faiblisse :
« Sur des fleurs, dit le roi, me crois-tu donc couché ? »



LES CONQUÉRANTS

LA MORT DE PIZARRE



I.

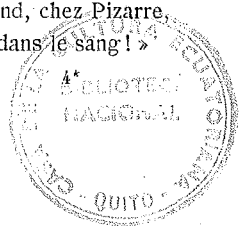
LES CONJURÉS

Un dimanche à Lima, sur la place où se presse
La foule se rendant au service divin,
Passent les conjurés n'ayant pas fait en vain
Le serment d'assouvir leur haine vengeresse

Sur Pizarre qui mit le comble à leur détresse
En tuant Almagro le Vieux. D'un front hautain,
Tous, en groupe compact, marchent au but certain,
Sans que, pour arrêter leurs bras, nul ne s'y dresse.

Et c'est Juan de Rada qui les mène tout droit.
Soudain, Gomez, l'un d'eux, cœur lâche et maladroit,
S'écarte du chemin où croupit une mare :

« Poltron ! lui crie alors le chef et, le chassant :
Va-t'en, puisque tu crains de l'eau quand, chez Pizarre,
Nous allons hardiment nous baigner dans le sang ! »



II.

LES COURTISANS

Dans le palais dressé près de la cathédrale,
Qu'habite le Marquis-Gouverneur du Pérou,
Pas un garde à la porte et pas même un verrou,
Tant Pizarre se croit sûr dans la capitale

Et veut que son mépris des noirs complots s'étale
Aux yeux des ennemis, depuis qu'à ce vieux fou
D'Almagro, son rival, il fit tordre le cou
Pour avoir méconnu son audace brutale.

Or, quinze courtisans se trouvent près de lui
Jurant d'être jusqu'à la mort son ferme appui
Et, serviles flatteurs, célébrant sa conduite;

Quand résonnent ces mots : « Les conjurés sont là
Qui vont tuer mon maître ! » A peine on dit cela,
Tous, lâchement, hormis deux seuls, prennent la fuite.

III.

LE MEURTRE

Sur le seuil du palais du grand Conquistador
Paraît Juan de Rada portant à nu le glaive,
Suivi des assassins dont la clameur s'élève
En réveillant l'écho qui sous la voûte dort.

En haut de l'escalier surgit, comme un condor
Que la mer fait dresser quand le vent la soulève,
Pizarre dont le bras porte toujours la sève,
Malgré soixante hivers, de l'âge aux rêves d'or.

La cape autour du bras, mal jointe la cuirasse,
Il prouve aux assaillants la trempe de sa race,
Blesse et tue en lion, mais le nombre est plus fort.

Percé d'un coup mortel, il tombe et son doigt trace
Sur le sol en mourant, par un pieux effort,
Le signe d'une croix sanglante qu'il embrasse.



HERNAN CORTEZ

Quand il eut résolu de traverser les flots
Pour chercher à son tour l'or des terres nouvelles,
Cortez partit menant sur onze caravelles
Six cents aventuriers et cent dix matelots.

Hardiment s'en allaient braver les javelots
Des Aztèques ceux-là qui, déclarés rebelles,
Car l'appât du butin échauffait les cervelles,
Pour accomplir l'exploit déjouaient maints complots.

Et ce fut comme un dieu dans l'inconnu rivage
Du fertile Anahuac que la tribu sauvage
Accueillit le guerrier qui, la torche à la main,

Et sûr d'émerveiller par ses travaux le monde,
Pour que nul n'eût l'espoir de rebrousser chemin,
Fit avec ses vaisseaux un beau bûcher sur l'onde.



LE DESSERT DU FESTIN



I.

LE FESTIN

Les candélabres d'or flambaient jusqu'aux solives
Sur la nappe luisant ainsi qu'un blanc satin.
La chère était fameuse et joyeux le festin,
Auquel faisaient honneur soixante et dix convives.

Grave songeait parmi les discussions vives
Don Gonzalo Pizarre, amphitryon hautain,
Qui, gouverneur rebelle à son roi, le matin
Avait eu sous les yeux de fâcheuses missives.

D'un geste il appela François de Carbajal,
Sinistre conseiller, mais serviteur loyal,
Et, lui donnant un pli : « Faites justice, un traître

« Se trouve ici, dit-il, punissez le Judas. »
Quelques instants après venaient de disparaître,
Sans bruit, deux invités qui se parlaient tout bas.

II.

LE DESSERT

Le festin finissait. Excités par l'ivresse
Et les bruyants propos, les fourbes courtisans
Se déclaraient les plus fidèles partisans
Du noble et grand seigneur Pizarre que l'on presse,

L'ambition parlant plutôt que la tendresse,
De gouverner en roi les États séduisants
Que son frère a conquis. Flatteurs et complaisants,
Tous buvaient à sa gloire et vantaient son adresse.

Or, de sa rude voix dominant le concert,
Carbajal qui rentrait dit : « Voici le dessert ! »
Un cri d'horreur jaillit lorsqu'au milieu du cercle

Sur un grand plat d'argent ciselé dans Cuzco,
Dont Martin de Roblès souleva le couvercle,
Parut le chef sanglant de Diègue Tinoco.





HERNANDO DE SOTO

Parmi les conquérants du monde occidental
Et les explorateurs de la zone torride,
Celui qui découvrit la fertile Floride,
Hernando de Soto, mérite un piédestal.

Quand le meurtre abreuvait l'âpre soif du métal
Et qu'à leurs passions ils lâchaient tous la bride,
Le remords sur ce front n'a point creusé sa ride ;
Ce beau guerrier ne fut cupide ni brutal.

Moins illustre qu'Hernan Cortez et que Pizarre,
Il est plus grand, car il eut cette vertu rare
Que les Conquistadors ignoraient, la pitié.

Son glaive n'a pas fait d'inutiles victimes ;
Jamais injustement son bras n'a châtié :
Ce chef n'a pas souillé sa gloire par des crimes.





LOPE DE AGUIRRE, LE TRAITRE

Don Lope de Aguirre, âme vile et corps laid,
Qui fait suivre son nom de ces deux mots, « le Traître »,
Sachant bien qu'il le fut et le voulant paraître,
Et qui verse le sang, car le crime lui plait,

N'a pas un gai réveil. Une voix lui parlait
Sévère dans le for intime de son être.
Bandit, mais bon chrétien, il fait venir un prêtre
Et confesse à ses pieds quel remords le troublait.

Don Lope n'étant pas un pénitent vulgaire,
Car plus de gens sont morts par lui que par la guerre,
Son juge, épouyanté de ses sombres aveux,

Refuse de l'absoudre. Et l'homme au cœur de marbre,
A qui nul n'a dit non lorsqu'il a dit je veux,
Ordonne qu'on le pendre à la branche d'un arbre.





PEDRO DE CANDIA

LÉGENDE

Vêtu de la cuirasse, armé du bouclier,
Le front orné du casque, au flanc le glaive insigne,
— Resplendissant, — et dans la main portant le signe
De la Rédemption, ainsi, le cavalier

Pedro de Candia, fait plus tard chevalier,
— Il prit au sol natal le nom qui le désigne, —
Beau comme Lohengrin sur la barque du cygne,
Parut devant Tumbez, port inhospitalier.

La tribu menaçante envahissait la plage.
Il débarque. Un jaguar qu'on lâche du village
Fond aussitôt sur lui qui, présentant la croix,

Couche à ses pieds dompté le monstre redoutable.
Et l'ancien écumeur des mers et des détroits
Aux yeux des Indiens fut un dieu véritable.





LAS CASAS

Quand la sombre conquête et ses cruels supplices,
Bouleversant un monde, y semaient les effrois
De l'implacable joug du glaive et de la croix,
Car les guerriers avaient les prêtres pour complices ;

Quand les trônes croulaient par ruses et malices ;
Que sur les échafauds mouraient les puissants rois
Dont les Conquistadors s'approprièrent les droits
Et l'or qui leur donnaient la gloire et ses délices ;

Emu, tu protestas contre l'inique sort
Des peuples indiens que l'on frappait à mort,
Digne apôtre éloquent à la grande âme humaine,

Qui, ne dressant qu'un Dieu d'amour sur ton autel,
Combattis hardiment l'injustice et la haine.
Ta pitié, Las Casas, fit ton nom immortel.



L'INDÉPENDANCE



A L'ESPAGNE

Espagne, tu ne peux aujourd'hui t'offenser
Des marbres et des chants par lesquels l'Amérique
Exalte ses héros qui, d'une âme homérique,
Défiant ton lion, surent le terrasser.

Tu ne dois la juger ingrate ni penser
Que la rancune vibre en leur panégyrique
Sur les autels dressés par la muse lyrique
Où la Liberté seule a pu te remplacer.

Elle s'émancipa meurtrie et gémissante ;
Mais demeura toujours fille reconnaissante.
Par les liens d'amour n'est-elle pas à toi ?

Qu'elle honore ses fils, que leur gloire la pare,
Ton langage est le sien, tu lui donnas ta foi
Et le sang vous unit si la mer vous sépare.



LES TROIS COULEURS

Éclatantes couleurs du cher et saint emblème
Qui porte dans ses plis l'âme de l'Écuador,
Vous que, malgré le joug, de sang avide et d'or,
Nos peux ont fait flotter dans leur vigueur suprême,

Lorsque la Liberté reçut le diadème
Et le sceptre ravis au fier Conquistador,
Sur les sommets du monde où plane le condor,
C'est vous trois qui brillez et brillerez quand même

Se déchaîne l'orage et hurle l'ouragan.
Vous êtes l'arc-en-ciel donné par un Titan
Qui ravit au soleil des tropiques sa flamme,

A la mer son saphir, à nos héros leur sang,
Et bâtit, désormais éternelle, la trame
Du drapeau glorieux, gage resplendissant.





CRI DE RÉVOLTE

10 août 1809

Comme on voit au Midi le cours chétif d'un gave
Qui de ses riverains n'était pas redouté
Devenir tout à coup le torrent emporté
A qui rien ne peut plus opposer une entrave ;

Ainsi, parmi les fils de l'Amérique esclave
Dans l'ombre se glissait l'espoir de liberté.
Soudain, le Continent tout entier révolté
Surprend les oppresseurs, les attaque et les brave.

Mais le superbe cri de la rébellion,
Espagne, qui devait terrasser ton lion,
La cité des Scyris le lança la première.

Et le Chili, voulant garder le souvenir
D'où jaillit la lueur éclairant l'avenir,
Fit un phare où ces mots brillaient : « Quito, lumière. »





MEJIA

Tu méritas l'honneur du nom de Mirabeau
Américain, fils de Quito, dont l'éloquence
Aux Cortès disputa la palme quand la France
Envahissant l'Espagne, outrageait son drapeau.

Sur ton front jeune et fier l'avenir semblait beau
Et ta patrie en toi plaçait son espérance,
Car tes vertus brillaient non moins que ta science.
Soudain, la Mort te frappe et te couche au tombeau.

Plus d'un espoir humain, hélas ! est chimérique.
Les lauriers t'attendaient au seuil de l'Amérique,
Mejia, qui luttas et défendis ses droits

D'avidés Gouverneurs devenus la pâture ;
Et ce fut un cyprès qui sur une humble croix
Ombragea, loin du sol natal, ta sépulture !





NARIÑO

Ton âme qu'embrasait la haine des tyrans
Jamais ne se courba, mais fut toujours meurtrie.
La gloire n'étant pas par le malheur flétrie,
Ton nom demeure intact et parmi les plus grands.

Au souffle de ta voix se sont formés les rangs
Des premiers bataillons armés pour la Patrie.
Par toi le servilisme eût sa source tarie,
Car ta plume frappa les cœurs indifférents.

Pour disputer ton sol au sceptre de Castille
Tu sacrifias tout. Quand la Liberté brille,
De nouveaux fers, voilà le prix de ta vertu !

Sur le seuil de la tombe où tu devais descendre :
« Je laisse, n'ayant rien à léguer, disais-tu,
« Ma mémoire à mes fils ; à mon pays, ma cendre. »





CALDAS

Lorsqu'un astre paraît au sein de la nuit noire,
Émerveillés les yeux contemplant sa beauté.
Tel tu parus, Caldas, perçant l'obscurité
Dont le joug entourait un riche territoire.

L'essor de ton esprit lumineux fut notoire ;
De ton œuvre a toujours jailli la vérité,
Admirable génie et martyr respecté,
A qui l'Espagne doit un marbre expiatoire (1).

La nature eut en toi son plus fidèle amant.
Plantes et minéraux, monts, fleuves, firmament
Étaient un livre ouvert pour ton talent utile ;

Mais le mérite est vain dans des jours décevants.
Et tu mourais tandis que l'implacable Enrile
Disait : « L'Espagne peut se passer de savants ! »

(1) « L'immortel... Caldas à qui l'Espagne doit un monument expiatoire, » M. MENÉNDEZ Y PELAYO, *Anthologie des Poètes Hispano-Américains*, publiée par la Royale Académie Espagnole, tome III, p. cii.

FRANCISCO MIRANDA



I.

MIRANDA

Miranda, glorieux aventurier, héros !
Le premier tu jetas le cri de délivrance
Qui chez un peuple esclave alluma l'espérance,
Fit trembler l'oppresseur, harcela son repos.

Patrie et Liberté, ta vie est dans ces mots.
Tu n'as pu rester sourd à leur cri de souffrance.
Jeune aux États-Unis, un peu plus tard en France,
Tu combattis d'un cœur ardent, toujours dispos.

Et pourtant, Miranda, ton histoire nous navre.
On te trahit vivant ; on t'insulta, cadavre !
La tempête a toujours brisé ta barque au port.

Pendant un lustre entier tu connus l'agonie
D'un rédempteur, aux fers rivé jusqu'à ta mort ;
Mais le temple est debout dont rêva ton génie.

II.

MIRANDA EN FRANCE

La grande Catherine et Pitt, ô Miranda,
Applaudirent tous deux à ce rêve sublime
D'affranchir ton pays. Tu conquis leur estime ;
Mais à te seconder nul ne se décida.

Il te fallait attendre et ton cœur déborda.
Détournant tes pensers de leur cours légitime,
Dans la France en péril tu vis une victime ;
Ta soif de liberté vers elle te guida.

Courage, esprit, savoir te servent à merveille.
Au sein des Girondins Pétion te conseille
Et la plupart d'entre eux t'offrent leur amitié.

Dumouriez, lui, t'emmène à travers la Champagne
Battre les Prussiens et cueillir de moitié
Les superbes lauriers d'une rude campagne.

III.

REVERS DE MIRANDA

Tes exploits glorieux, Miranda, ton savoir,
Aux maîtres de la France en une ère tragique
Imposèrent le choix de ton bras énergique
Pour commander en Flandre où tu fis ton devoir.

Mais, de vaincre toujours qui donc eut le pouvoir ?
Chassé de la Hollande et défait en Belgique,
On t'accuse ; on te juge. O plaidoyer magique !
En triomphe porté Paris te vit un soir.

Les Girondins vaincus, tu suis leur destinée.
Tu gémiss dans les fers pendant plus d'une année.
C'est le Neuf Thermidor que tu revois le jour.

Tes maux semblaient finis. Non pas ! Le sort t'accable.
La France désormais t'interdit son séjour
Par la voix du Premier Consul, maître implacable.

IV.

DÉFAITE D'OCUMARE

Les Anglais ont donné les trois vaisseaux qu'implore
Le fougueux Miranda pour accomplir son vœu.
Dans son audace il croit, avec ce faible enjeu,
Le jour de liberté déjà tout près d'éclore.

Déployant le premier étendard tricolore
Que l'Amérique vit flotter sous le ciel bleu,
Deux cents héros et lui vont essayer le feu
De milliers d'ennemis que la haine dévore.

A peine dans le golfe ils mouillent l'ancre au port,
Que sous le poids du nombre est écrasé l'effort.
Miranda fuit, pendant qu'on met à prix sa tête ;

Ses drapeaux sont brûlés par la main du bourreau.
Or lui, que nul revers n'abat, que rien n'arrête,
Cinq mois après revient s'emparer de Coro.

V.

LA PRISE DE CORO

Cinq cents républicains que Miranda conduit
A trois mille Espagnols ont enlevé la place.
Le nombre cette fois fut vaincu par l'audace.
A demander quartier l'oppresseur est réduit.

O douleur ! Dans Coro l'exploit n'a pas produit
L'ivresse dont avait rêvé le chef tenace.
La peur de la revanche a fait les cœurs de glace ;
Plus rien ne les entraîne et rien ne les séduit.

L'astre de Miranda s'éclipse et l'abandonne ;
Il faut se résigner et le héros ordonne
De remettre à la voile et s'éloigne navré.

Mais, à quoi bon le vent chasse-t-il le nuage,
S'il doit fatalement, sur ce peuple atterré,
Le ramener demain pour déchaîner l'orage ?

SIMON BOLIVAR



I.

EXTRAIT DE BAPTÈME

Le trente juillet dix-sept cent quatre-vingt-trois,
Don Juan-Vincent, marquis de Bolivar, vicomte
De Caporete, qui, — le parchemin raconte, —
Sur ces titres ronflants possédait de vieux droits,

Fit baptiser un fils, le dernier-né, je crois,
Qu'il appela, — si j'ai mémoire sûre et prompté, —
Simon-Joseph-Antoine, ajoutant à ce compte
D'autres prénoms, autant qu'en ont les fils des rois.

Don Juan-Félix Jerez versa l'eau du baptême
Et dans la cathédrale apposa le saint chrême.
Ce fut lui qui signa cet important feuillet

Déclarant que Simon Bolivar, légitime
Héritier de seigneurs tenus en haute estime,
Naquit dans Caraças le vingt-quatre juillet.

II.

PRÉSAGE

Près de Madrid, la scène a lieu dans le jardin
D'un merveilleux palais plus fort qu'une bastille,
Résidence d'été des princes de Castille.
Deux enfants, l'un au teint bruni, l'autre blondin,

Se lancent tour à tour, d'un air grave ou badin,
La balle, dont le jeu fougueux les émoustille.
Superbes et charmants, dans leurs beaux yeux pétille
La flamme des héros dans les combats. Soudain,

La raquette du brun s'échappant, ô présage !
Va droit sur l'autre enfant qu'elle atteint au visage ;
Et celui-ci rugit, en vrai fils de César :

« Malheur à toi qui viens de frapper ma personne ! »
Ainsi Ferdinand VII menaçait Bolivar
Qui, plus tard, amoindrit le poids de sa couronne.

III.

LA DESTINÉE

Mystérieux Destin ! Divine Providence !
La mort et la douleur servent-elles parfois
D'instruments bienfaisants à vos secrètes lois
Qu'aveuglément maudit notre folle impudence ?

Toi qui reçus du ciel les biens en abondance,
Bolivar, aurais-tu par d'immortels exploits,
Avec un front romain et l'âme d'un Gaulois,
A cinq peuples osé donner l'indépendance,

Si la douleur n'eût pas empoisonné tes jours ;
Si ta tendre Thérèse, à ton bonheur ravie,
Ne t'eût pas à vingt ans laissé seul dans la vie

Quand vous goûtiez tous deux le miel pur des amours ?
Elle morte, l'objet de ton culte varie
Et ton cœur tout entier se donne à la Patrie !

IV.

LE SERMENT

Immobile et pensif, un homme de vingt ans,
Debout, sur le sommet du Mont Sacré, contemple
Rome, ville éternelle, impérissable temple,
Qui remplissait de gloire et le monde et les temps.

Il répète tout bas les hauts faits éclatants
Dont, depuis Romulus, elle fit moisson ample
Et son cœur puise là, dans plus d'un grand exemple,
La force de braver les destins attristants.

Soudain, son front s'éclaire et son regard s'enflamme
Et, laissant échapper le secret de son âme,
Dans un sublime élan d'espérance et de foi,

Cet homme, — Bolívar, — d'un mâle accent s'écrie :
« Devant Rome et les cieux je jure, ô ma Patrie,
De t'affranchir du joug ou de mourir pour toi ! »

V.

LA FUITE

Bolivar fuit ! — Après la prise de Valence,
Dans Puerto-Cabello, dont il fut gouverneur,
Au fort de San Felipe il eut le triste honneur
De garder les captifs épargnés par la lance.

Et ceux-ci, qui d'un traître achètent le silence,
Ont massacré la garde à la voix d'un meneur
Et dans la ville, ainsi, leur insolent bonheur
Pour les rois de nouveau fait pencher la balance.

Bolivar fuit navré. Découragé ? Non pas !
Carthagène étant libre, il y porte ses pas.
Les chefs républicains que sa parole entraîné

Lui donnent plein pouvoir pour de hardis exploits
Et, voici que vainqueur le long du Magdalène,
Il soumet Ténérife et Monpox à ses lois.

VI.

REPRISE DE VALENCE

Quand d'une aile rapide, avec son œil perçant,
Le condor, qui planait en roi des Cordillères,
S'élançe sur sa proie et l'étreint dans ses serres,
Le troupeau se disperse et fuit en mugissant.

Ainsi fait Bolivar. D'un effort incessant
Il gravit les sommets, il franchit leurs cratères,
Et fond subitement sur le camp des Ibères
Qu'il voit terrifiés s'enfuir en rugissant.

Après ce coup de maître il entre dans Guanare
Et d'un riche butin d'armes et d'or s'empare.
Avec Urdaneta, Giraldot et Rivas,

Sur Tiscar, Oberto, Monteverde, il s'élançe,
Les défait tour à tour et leur reprend Valence,
Puis, triomphalement, marche sur Caracas.

VII.

ENTRÉE A CARACAS

Fierro dans Caracas ne sait quel parti prendre.
Assiégé, sans défense, il attend des secours,
Car Monteverde a fui, refusant son concours.
La ville sera prise ; il ne peut s'y méprendre.

Résister ? Mais, comment pourrait-il entreprendre
De repousser l'assaut dont il prévoit le cours ?
Dans leur affolement, — humiliant recours ! —
Ses officiers et lui décident de se rendre.

Bolívar, l'âme grande, ainsi qu'il sied aux preux,
Offre en dictant la paix un pardon généreux
Pour le récent massacre où s'assouvit leur rage.

Dans sa ville natale il entre en rédempteur
Et l'écho, résonnant comme en un jour d'orage,
Au loin porte ce cri : « Gloire au Libérateur ! »

6*

VIII.

BOLIVAR

Si George Washington et Simon Bolivar,
Comme Napoléon, firent briller le glaive,
Ayant d'un Alexandre et d'un Jules César
L'audace au front et dans le cœur l'ardente sève ;

Si ces noms acclamés jadis dans l'univers
Sont ceux de trois Titans immortels dans l'histoire,
Leurs merveilleux exploits à des titres divers
Leur auront mérité cette éternelle gloire.

Napoléon, lui, fut un fameux conquérant
Qui, poussé par l'orgueil, bouleversa le monde.
Parmi ses grands rivaux s'il reste le plus grand,
La chute du géant n'en fut que plus profonde.

Washington, Bolivar, sont marqués en naissant
Pour accomplir une œuvre à tout jamais durable,
Bien qu'il fallût bâtir sur des fleuves de sang
Et des monceaux de morts, d'un cœur inexorable.

Tous deux ont affranchi leur part de continent.
La liberté par eux, au sein de la patrie,
Vit se dresser, enfin, le temple permanent
De sa religion par l'oppresseur flétri.

Mais, comme des sommets descendent deux torrents
Qui marchent vers la mer par d'inégales routes,
Si le but fut pareil, deux astres différents
Ont éclairé leurs pas sous les célestes voûtes.

Washington posséda les grandes qualités
D'un guerrier qui devait jouer le premier rôle
Lorsque brisaient le joug ses frères révoltés,
Sans trouver lourd le poids que portait son épaule.

Intelligence vaste, esprit indépendant
Et fier, s'il lui manquait l'instruction solide,
Courage inébranlable et jamais imprudent,
Jugement calme et sûr, intégrité rigide ;

Aptitude facile à tirer des conseils
Qu'il savait écouter un parti très propice,
Mais le cœur étranger aux superbes réveils
De l'héroïsme fou risquant le précipice ;

Ses plans longtemps mûris et lentement conçus
Devaient tout droit au but accomplir le miracle ;
Aussi se troublait-il quand, ses espoirs déçus,
L'élan de son effort se heurtait à l'obstacle.

Il fut, certe, un héros et l'Immortalité
Dignement sur ce front posa son diadème.
Il ne fut qu'un héros, non le foudre emporté.
Il aurait, on l'a dit, pu s'ignorer lui-même.

Mieux que nul autre il fut digne de gouverner
Par ses nobles vertus la terre émancipée ;
La liberté, pourtant, que devait lui donner,
Après de sombres jours, sa glorieuse épée,

N'avait plus qu'à pousser sur un sol où déjà
Des esprits éclairés répandaient ses semences.
La Fayette accourut et tout l'encouragea.
Il pouvait disposer de ressources immenses.

S'il subit les revêrs qu'aux guerriers de tous temps
Réserve la fortune inconstante des armées,
L'ingratitude humaine et ses coups révoltants
Ne remplirent jamais ses derniers jours d'alarmes.

Quand il eut triomphé, son pays lui prouva
Qu'il savait estimer tous ses bienfaits propices.
Aux suprêmes honneurs deux fois il l'éleva
Et dans la paix grandit sous ses heureux auspices.

La France en fit porter le deuil à ses soldats
Et, pour pleurer sa mort, n'eut-il pas Bonaparte ?
La capitale, enfin, de très puissants États
Portera désormais ce nom digne de Sparte.

Si George Washington fut « l'homme vertueux
Assurant le succès d'une excellente cause (1), »
Il fut encor celui qui, vieillissant heureux,
A pu voir prospérer son œuvre grandiose.

Bolivar ! Ce grand nom aujourd'hui laisse froid
Un cœur d'Européen, son âme indifférente ;
Mais, depuis l'Orénoque au nord jusqu'au détroit
De Magellan, chacun, poète ou non, le chante.

Bolivar ! Ce beau nom béni de rédempteur
Comme un soleil flamboie illuminant l'espace
Sur la vaste étendue où le Libérateur
Accomplit des exploits que nul bras ne surpasse.

Quand l'horrible fracas des armes retentit,
On croit y voir surgir sa lame vengeresse
Près du gouffre béant où jadis s'engloutit
Le despotisme noir vaincu par son adresse.

Colosse aux yeux de tous, le front resplendissant,
Il demeure debout sur la cime des Andes
Dont l'éternel granit garde reconnaissant
L'empreinte de ses pas. Dédaignant les légendes,

— La vérité suffit, — leur écho simplement
Répète et redira chaque jour d'âge en âge
Ses prouesses, sujets de vif étonnement,
Auxquelles l'Espagnol lui-même rend hommage.

(1) M. GUIZOT, *Vie, correspondance et écrits de Washington*.

Les générations qui se suivent là-bas,
Comme un bien précieux se transmettent sa gloire.
Le père apprend au fils ses merveilleux combats ;
Le livre que l'enfant épelle est son histoire.

Chanter le demi-dieu, ses bienfaits immortels,
C'est le thème chéri des tournois littéraires.
Partout en son honneur se dressent des autels
Quand reviennent les jours des grands anniversaires.

Les fronts pleins de respect s'inclinent si ce nom
Résonne prononcé par des lèvres pieuses.
Chaque cœur plein d'orgueil devient un Parthénon
Où son culte survit aux luttes odieuses.

Bolivar est plus près du grand Napoléon
Que le héros du nord par l'esprit militaire
Et le tempérament en toute occasion
Enthousiaste, ardent, tenace et téméraire ;

Par le malheur aussi qui les frappa tous deux,
Empoisonnant leurs jours après les soirs d'ivresses.
Sur des sols différents, mais vastes, chacun d'eux
D'un Annibal montra les qualités maîtresses.

Ils ont la fermeté des résolutions
Suprêmes au moment des grandes entreprises,
Et leurs propres conseils dictent les actions
Qui leur gagnent les cœurs chez les foules surprises.

D'un regard vif et sûr ils ont tout embrassé
Et tout prévu. Les plans hardis qu'ils exécutent
Sont promptement conçus. Comme le cerf pressé,
Ils dévorent l'espace et, prêts ou non, ils luttent.

Napoléon suivi de ses guerriers nombreux
Gravit les monts, descend et traverse les fleuves
Sur des ponts qu'il bâtit à la hâte. Fiévreux
Il parcourt au galop, se riant des épreuves,

Les plus célèbres champs de bataille. Partout
Son astre fait pâlir l'éclat d'antiques gloires.
L'Europe ainsi l'a vu, d'un bout à l'autre bout,
Courir semant l'effroi, la mort et les victoires.

Et ce sont des Etats, des empires qu'il prend
D'assaut, comme Condé prenait jadis les villes.
Ses vaincus sont des rois et, fier, le conquérant
Fait courber devant lui leurs échines serviles.

Il faut deux continents à ses fameux exploits.
Des milliers de mortels s'empressent de le suivre,
Séduits par son génie et joyeux sous ses lois,
L'acclamant même alors qu'ils vont cesser de vivre.

Bolívar, à son tour, escalade et franchit
Les hauts sommets neigeux ou couronnés de flammes.
Jamais sur le chemin abrupt il ne fléchit.
L'ennemi dresse en vain ses embûches intâmes.

Savanes et pampas, forêts vierges l'ont vu
Passer sur son cheval comme un condor rapide.
Nul obstacle n'a pu le prendre au dépourvu ;
Lès flots, il les traverse à la nage, intrépide,

En faisant prisonniers les vaisseaux ennemis.
Et qui donc le suit ? Est-ce une imposante armée
Réveillant les échos de ces lieux endormis
Qui vont à l'univers porter sa renommée ?

Non ! Ce sont des conscrits à demi-nus, mourant
De faim et de fatigue ; à peine une poignée
De braves dont l'aspect misérable est navrant
Et qui par l'oppresseur fut longtemps dédaignée ;

Ou bien des *llaneros*, rudes fils des pampas,
Pareils à des démons qui, chevauchant sans selle
Et la lance à la main, attachés à ses pas,
Montrent partout un cœur qui jamais ne chancelle.

Voilà tous ses guerriers. Il s'en contente. Il sait
D'un regard ou d'un mot décupler leur courage,
Et cela lui suffit pour produire à souhait,
Par l'audace ou la ruse, un glorieux ouvrage.

Tous deux, Napoléon et Bolivar, ont eu
L'éloquence vibrante et leur parole entraîne.
Tous deux se connaissaient en hommes. Ils ont su
D'un seul coup d'œil fouiller et lire une âme humaine.

Ils possédaient le don de faire à leurs côtés
Surgir tant de héros se haussant à leurs tailles,
Qui pouvaient les comprendre et, comme eux redoutés,
Secondaient leurs efforts et gagnaient des batailles.

Ici Murat, Desaix, Hoche, Marceau, Kléber,
Ney, tant d'autres fameux dans l'œuvre de conquête.
Parmi les rédempteurs là-bas brille le fer
De Rivas, Cordova, Sucre et Paez en tête.

Bolívar est plus près de George Washington,
Mais en le surpassant, si l'on ne considère,
Pour ébloui qu'on soit par l'un ou l'autre nom,
Que l'immense bienfait de l'œuvre humanitaire.

Tous deux marchent au but sans que l'ambition
Guide leurs pas. Or, chez Bolivar on admire,
Rare exemple prouvant son abnégation,
Le Dictateur aimé qui renonce à l'Empire.

Comme Cincinnatus, de son plein gré toujours,
Il dépose le lourd pouvoir si redoutable
Qui lui fut imposé dans de sinistres jours
Par les peuples voulant un sort plus équitable.

Il pouvait devenir le maître souverain,
Sans crainte de sombrer en pareille aventure,
Du riche territoire affranchi par sa main.
Il n'avait qu'à changer de nom sa dictature.

Or, plus grand que César et que Napoléon
En cela, Bolivar, portant un cœur où vibre
L'amour du sol natal, mais l'égoïsme non,
Voulut, l'exploit fini, n'être qu'un homme libre.

Pourtant, en lui coulait un sang patricien.
Il avait à Madrid vécu tout près du trône.
Il aurait pu rêver d'avoir aussi le sien,
Dressé par son génie en la torride zone.

Le compagnon des jeux du prince Ferdinand,
Loin de s'enorgueillir des faveurs de l'Espagne,
Là, s'irritant de voir le nouveau continent
Méprisé, concevait sa future campagne.

De retour au bercail, la honte et la douleur
Embrasent aussitôt sa belle âme énergique,
Quand il entend gémir sous le poids du malheur,
Croupissant dans leurs fers, les peuples d'Amérique.

Dans sa poitrine bat un cœur républicain.
Il renonce aux honneurs et méprise les titres.
Il brûle d'affranchir le sol américain,
A ses fastes donnant de radieux chapitres.

Entraîné par l'amour pur de la Liberté,
Il devient, à vingt ans, le prêtre de son culte
Et va tremper à Rome, aux sources de clarté,
L'âme d'un vrai héros dans le corps d'un adulte.

Le néophyte y voit son courage grandir
En se remémorant plus d'un illustre exemple.
Son destin s'y révèle à lui pour l'enhardir.
Il sent que c'est son bras qui doit bâtir le Temple.

Et, dès lors, confiant dans son astre il agit,
Sans que son cher espoir jamais ne l'abandonne.
Le glaive flamboyant à la main il surgit
En vengeur que le ciel au peuple opprimé donne.

Qu'importe si le sol qu'il lui faut affranchir
N'a pas assez reçu de semence féconde
Et si vingt ans il faut, sans se laisser fléchir,
Que le sang de milliers de victimes l'inonde !

Rien ne peut amoindrir la vigueur de son bras.
Ses premiers revers font plus forte l'espérance
Qu'il a d'être vainqueur après les jours ingrats :
Sa plus grande vertu, c'est la persévérance.

Si les cœurs restent sourds à l'appel de sa voix,
Si le peuple avili sur la glèbe sommeille
Et reste indifférent quand, la première fois,
Le mot de Liberté va frapper son oreille ;

Parmi ses compagnons s'il trouve des rivaux
Qui, pleins d'audace tous, mais d'un moindre génie,
Voudraient le supplanter dans ses rudes travaux,
Et s'il lui faut, hélas ! punir la félonie ;

Entraves et dédains, insuccès, vains efforts,
Tristes rivalités mesquines, pénurie
De subsides toujours extrême et de renforts,
Il saura tout braver pour sauver la Patrie.

On peut le retarder, non arrêter ses pas.
Sa volonté de fer brisera chaque obstacle.
Le ciel veille sur lui, car trois fois n'a-t-il pas
Évité le poignard assassin par miracle ?

Il épuise ses biens et, réduit aux abois,
Plus le malheur l'accable et moins son front se penche.
Comme il est beau joueur, il risquera parfois
La partie, étant sûr qu'il aura la revanche.

Défait, proscrit, en proie aux plus cruels tourments,
Quand pour lui le destin se montre impitoyable,
Il vient à bout de tout, même des éléments,
Dans la lutte de jour en jour plus effroyable.

Il frappe de grands coups ; mais les protections
Lui manquent pour creuser plus largement la fosse
Du lion espagnol. Les vieilles nations,
Indécises, de loin admirent le colosse.

L'Espagne, tout d'abord méprisante, comprend
Qu'il lui faut vaincre un homme à l'inouï courage,
Et n'ayant pu trouver de champion si grand
Lâche de vrais bandits altérés de carnage

Dont les affreux méfaits vont la déshonorer,
Précipiter sa chute et lui ravir un monde.
Aussitôt on entend les chefs se déclarer
La guerre à mort féroce, en massacres féconde.

Les peuples que séduit tant de témérité
S'émeuvent, hardiment accourent et se rangent
Autour de Bolivar, dont le cœur irrité
Transformera les serfs en héros qui se vengent.

D'un vigoureux élan ils ont poussé son char
Par des sentiers sanglants à travers la nuit noire
Où les éclairera l'astre de Bolivar
Qui se lève et les mène au sommet de la gloire.

Le triomphe éclatant du pont de Boyaca
Illumine bientôt la terre américaine
Et le monde applaudit comme un nouveau Barca
L'audacieux vainqueur qui brise enfin sa chaîne.

L'arrogant Morillo, l'un des chefs castillans,
Noble cœur celui-là, consterné par l'audace
De l'athlète fougueux qui devine ses plans,
Renverse ses projets, constamment le menace

Et qui, l'ayant vaincu dans le Vénézuéla,
En quelques jours franchit les monts qu'il escalade,
Défait son lieutenant et, par ce succès-là,
Ravit à son pouvoir la Nouvelle-Grenade ;

Morillo, stupéfait, demande à voir de près
Le guerrier fabuleux dont la seule présence
Déchaine l'ouragan et laisse démembrés
Ses bataillons vainqueurs des héros de la France.

Il signe un armistice et l'entrevue a lieu.
Les deux chefs, d'un élan subit, irrésistible,
Ouvrent les bras, émus se pressent au milieu
De leurs camps dont semblait la haine irréductible.

L'Amérique, à la fin, ayant conquis ses droits,
Après la guerre atroce et longuement subie,
Entend monter au ciel sans rancune les voix
Pour acclamer l'Espagne avec la Colombie.

Admirable spectacle et qui fait grand honneur
Aux deux guerriers. Il prouve en même temps quel homme
Fut celui qui pouvait séduire ainsi le cœur
D'un adversaire, en vrai fils de l'antique Rome.

Et Morillo s'éloigne. Il va dire à son roi,
Qui refusait encor de se laisser convaincre,
Quel est ce Bolivar dont il subit la loi
Et qu'il ne faudra plus espérer de le vaincre.

Sur les champs où la main du héros moissonna
De merveilleux lauriers en gerbes toujours amples,
Le long de l'Orénoque et du Magdalena,
La Liberté, dès lors, a grands ouverts ses temples.

D'autres peuples au sud, sur le sol des Incas,
Où s'était illustré le célèbre Pizarre,
Implorent, eux aussi, le secours de son bras
Qui seul peut mettre un terme à la lutte barbare.

Et Bolivar accourt. Il y trouve un guerrier,
San Martin, dont le nom est digne de mémoire
Et qui portait au front l'enviable laurier
Qu'il reçut au Chili pour prix de la victoire.

Le Pérou lui donnait le nom de Protecteur
En réclamant l'appui de sa vaillante lame.
S'il y fut moins heureux que le Libérateur,
San Martin y montra la grandeur de son âme.

Car, loin de disputer la place au premier rang,
Il lui suffit de voir son rival, de l'entendre,
Pour s'effacer, flatteur hommage qui surprend,
En lui cédant l'exploit auquel il put prétendre.

Et Bolivar poursuit sur un terrain nouveau,
Avec la même ardeur et la même fortune,
L'œuvre de liberté qu'engendra son cerveau,
Malgré plus d'un souci cruel qui l'importune.

Trois succès : Pichincha, Junin, Ayacoucho,
Triumphes décisifs, portent à l'apogée
De la gloire son nom, que jette aux vents l'écho,
Et ceux de ses guerriers. L'Amérique est vengée !

Le sceptre de l'Espagne est à jamais brisé.
Une aurore nouvelle éclaire des cieus mornes.
De liberté le monde esclave s'est grisé.
L'enthousiasme alors ne connaît plus de bornes.

Et des hymnes touchants résonnent en tout lieu
Pour chanter Bolivar qui devient une idole.
Le Titan semble à tous un véritable dieu
Dont le front resplendit des feux d'une auréole.

Et l'admiration qu'il inspire paraît
Être éternelle, ainsi que la reconnaissance.
Le divin Olmedo, dont la lyre vibrait
Pleine d'émotion, superbement l'encense.

Mais le cœur haut placé, solide la raison,
Bolivar n'est pas homme à plier sous l'ivresse.
Ce sage sait combien est brève la saison
Des fleurs que pour son front avec délire on tresse.

Il refuse au Pérou les biens et les honneurs
Dont voudrait le combler la foule qui l'acclame,
Où son regard perçant devine les meneurs
Qui dénigrent, ingrats, les bienfaits de sa lame.

Il se démet encor du pouvoir absolu,
Ne voulant accepter qu'une simple médaille
Et sa solde dont il donne le superflu
Aux fils de ses soldats que faucha la mitraille.

Bolivar crut avoir enfin conquis le droit,
Sinon de gouverner sa nation chérie,
D'y terminer ses jours dans un paisible endroit,
Heureux de voir grandir heureuse sa patrie.

Hélas ! De tous côtés dans les États naissants
La discorde dressait sa tête répugnante
Et devait rendre vains ses travaux incessants
Pour former l'union des peuples permanente.

Et l'heure de gravir le calvaire sonna.
Parmi ceux qui s'étaient élevés à son ombre
Ou grâce à son appui, plus d'un l'abandonna
Et des vils intrigants s'en fut grossir le nombre.

Envieux et rivaux sont ses accusateurs
Et la Liberté voit cet apôtre sublime
Au peuple dénoncé par ses persécuteurs
Comme voulant bannir son culte légitime.

Calomnié, honni, chassé du sol natal,
Bolivar, jour et nuit abreuvé d'amertume,
Subit les errements nés de l'oubli fatal
Des services rendus dont la foule a coutume.

Il se décide à fuir ces déplorables lieux
Lassé, pauvre et meurtri, faisant comme Aristide
Des vœux pour sa patrie en ses dignes adieux,
Quand, clémente, la mort fondit sur lui rapide.

Les plaintes que partout on exhale et les pleurs
Que verseront les yeux devant sa tombe ouverte
Cherchent à racheter ses injustes malheurs
Et prouvent hautement la grandeur de sa perte.

L'étalage pompeux de la douleur alors
Ne sert qu'à mieux montrer l'hypocrisie humaine.
Tardifs sont les regrets quand au séjour des morts
Est descendu celui qu'on accablait de haine !

Mais Simon Bolivar n'a certes pas besoin
De démonstrations somptueuses et vaines,
Ni des fiers monuments dressés à chaque coin
Des nombreuses cités dont il brisa les chaînes.

Cinq belles nations, filles de ses exploits,
Vivent au chaud soleil qui, libres, les éclaire,
L'une d'elles portant le grand nom du Génois
Qui d'un monde nouveau sut percer le mystère.

Voilà l'œuvre et voilà, sans engouement flatteur,
Les titres du héros à mériter la gloire
De passer dans les temps et vivre dans l'histoire
Salué de ce beau nom : « le Libérateur. »



BATAILLE DE LA VICTORIA



I.

L'ARMÉE DE RIBAS

Sur quinze cents guerriers qui volent au combat
Résolument, avec une mâle allégresse,
L'espoir de triompher les remplissant d'ivresse,
Car rien ne les émeut et rien ne les abat,

Plus d'un tiers a quitté l'école ou le rabat
Pour prendre le fusil. La patrie en détresse
Depuis trois ans a vu l'insatiable ogresse,
La guerre, dévorer tous ses fils. Elle bat

Le rappel de nouveau dans ce péril immense :
Le féroce Bovès, altéré de vengeance,
Menace Caracas avec ses *llaneros*.

Et ce sont des enfants qui se dressent. Qu'importe !
S'ils n'ont pas tous vingt ans, tous sauront en héros
Sous tes ordres, Ribas, montrer une âme forte !

II.

BOVÈS

Bovès victorieux s'avance ivre d'orgueil
Et de sang. Caracas a frémi d'épouvante.
Il lui semble déjà voir l'image vivante
D'un suppôt de Satan franchir son triste seuil.

Tout tremble ; tout gémit et chacun prend le deuil,
Car Bovès ne fait grâce à personne. Il s'en vante.
Et la ville qu'il force, à l'aurore suivante
N'est qu'un linceul de cendre et qu'un vaste cercueil.

Dédaigneux du butin, assoiffé de carnage,
Son unique vertu c'est un hideux courage,
Plus d'un laurier sanglant a brillé sur son front.

Aussi, de tous les cœurs le désespoir s'empare.
Et, tandis que vieillards, femmes, enfants, fuiront,
Bolivar, impassible, à lutter se prépare.

III.

VEILLE DE BATAILLE

Au loin brûle un hameau. Les flammes dans les airs
Montent lugubrement, rougissant le ciel sombre.
Des rudes cavaliers sur les monts passe l'ombre,
Comme un nuage obscur précurseur des éclairs.

Et voici qu'on entend les hennissements clairs
Des farouches coursiers en redoutable nombre :
« C'est Bovès ! » A ce cri, courage, espoir, tout sombre,
Tel que le frêle esquif dans les abîmes verts.

Ribas joyeux l'attend. Sa formidable épée
N'est pas plus inflexible et n'est pas mieux trempée
Que son âme. C'est lui, pour sauver Caracas,

C'est lui que Bolivar a jugé le plus digne
De combattre en lion celui que l'on désigne
Par ce sinistre nom : « le Tigre des pampas. »

IV.

L'ARMÉE DE BOVÈS

Dans un tourbillon noir huit mille cavaliers,
Sous les pieds des chevaux faisant craquer la plaine,
Passent le torse nu sous le manteau de laine,
La lance au poing, n'ayant ni selles ni souliers.

Ce sont les *llaneros* par Bovès ralliés,
Les démons des pampas qui, tenus en haleine
Par l'appât du butin, vont, épousant sa haine,
Sans remords égorger leurs frères par milliers.

Comme devant les flots d'une mer courroucée,
Tout fuit à leur approche et la horde insensée
Pille, brûle, détruit les villes et les champs.

Vainqueurs à La Puerta, plus rien dès lors n'arrête
Les débordants excès de leurs cruels penchants,
Lorsque Ribas surgit au bruit de la tempête.

V.

L'ATTAQUE

Dans l'ombre de la nuit le camp repose encore
Quand déjà bruyamment résonnent les clairons.
Bovès sans hésiter lance ses escadrons
Sur la ville arborant le drapeau tricolore.

Là, des républicains, engeance qu'il abhorre,
Osent lui résister. Piquant des éperons
Les coursiers sur lesquels ils ont couché leurs fronts,
Ses guerriers, aux lueurs qui précèdent l'aurore,

Attaquent l'avant-garde et, la lance à la main,
L'égorgent sans pitié. Poursuivant leur chemin,
Bride abattue et bien que la mitraille pleuve,

Ils entrent dans la ville où leurs terribles cris,
Depuis les coteaux verts jusqu'aux rives du fleuve,
Portent aux assiégés l'injure et le mépris.

VI.

HARANGUE

L'attaque est imminente et l'instant angoissant.
Sur chaque front la mort semble poser son aile.
Le gouffre s'ouvre à tous pour la nuit éternelle
Et, quelque cœur qu'on ait, l'audace s'en ressent.

Soudain, la poudre parle et son souffle puissant
Lance le plomb qui va, minute solennelle !
Accomplir droit au but son œuvre criminelle.
Un silence succède au bruit retentissant.

D'une voix forte et sûre, alors, Ribas s'écrie :
« Soldats, voilà Bovès ! Pour sauver la patrie
« Nous n'avons pas le choix entre vaincre et mourir.

« Il faut vaincre à tout prix cette phalange sombre.
« La gloire est à celui qui veut la conquérir
« Et lutte en méprisant le péril et le nombre ! »

VII.

LE SIÈGE

Au choc des cavaliers s'engouffrant dans la ville,
Comme d'un noir simoun les tourbillons brûlants,
Les conscrits de Ribas chancellent. A pas lents
Ils reculent devant la cohorte servile.

Et Bovès sent la joie emplir son âme vile
Quand il les voit, malgré d'héroïques élans,
Refoulés en tous lieux, mutilés et sanglants.
La place de l'église est leur dernier asile.

A chaque coin de rue y surgit un rempart,
Hâtivement bâti, d'où le tonnerre part
Sans cesse foudroyant la horde qui s'approche.

Tous vont, à ce moment suprême et redouté,
Aux coups des ennemis offrir, mieux qu'une roche,
Le dédain de la mort dans un cœur indompté.

VIII.

L'ASSAUT

Le rude assaut commence et le combat s'engage
Au milieu du fracas terrible des tambours,
Du défi des clairons, des piétinements sourds
Des coursiers affolés qu'enveloppe un nuage

De poussière et de feu. Partout volé le gage
De la haine, le plomb, couchant sur son parcours
Les blessés et les morts. Et l'ardeur croît toujours
Dans l'un et l'autre camp, ainsi que le carnage.

Tels des flots furieux brisés sur un rocher,
Les dragons de Bovès repoussés vont joncher
De cadavres le sol. Par neuf fois les trompettes

Pour un nouvel assaut font vibrer le signal.
L'effort des assaillants, au choc des baïonnettes
Des guerriers de Ribas, est par neuf fois fatal.

IX.

LA LUTTE

L'acharnement redouble à chaque élan nouveau.
Parfois c'est corps à corps que l'on combat. Les lames
Dans leur choc font jaillir de tous côtés des flammes
Et les fleuves de sang élèvent leur niveau.

Le jour est obscurci comme au fond d'un caveau
Par la poudre aveuglante, et l'espoir dans les âmes
S'assombrit plus encor. Dans ses projets infâmes
Boyès se raffermir et déjà son cerveau,

Que l'âcre odeur du sang fait délirer, enivre,
Médite le tourment pour ceux qui vont survivre
A l'horrible hécatombe et songe à Caracas.

Dans sa joie il oublie au fort de la bataille
Qu'il est dans l'autre camp un colosse, Ribas,
Et qu'il faut se hausser, pour l'abattre, à sa taille.

X.

LA RÉSISTANCE

Couvert de sang, noirci de poudre, l'âme altière,
Au milieu de monceaux de morts et de mourants,
De lugubres clameurs, de tableaux déchirants
Qui pour peindre l'enfer pouvaient fournir matière,

Ribas n'a pas faibli ; son audace est entière.
Il compte les soldats qui restent dans les rangs
Où, moins ils sont nombreux, plus les exploits sont grands.
La ville se transforme en hideux cimetière.

Et la voix du héros les exhorte à lutter :
« Courage, mes amis ! Il nous faut résister
A deux assauts encore avant de disparaître ! »

Et Bovès inquiet hurle dans son courroux,
 Craignant de voir les siens fléchir et la peur naître ;
« Chargez, jusqu'à broyer le dernier de ces fous ! »

XI.

L'HÉROÏSME

Dans l'arène sanglante, où nul ne veut mourir
Obscurément, se joue à la façon antique
Chaque scène du drame émouvant, frénétique;
Les chefs et les soldats luttant pour conquérir

La liberté que nul ne devra plus flétrir.
O merveilleux exploits d'une troupe héroïque,
Pour la gloire et la mort aveugle et fanatique!
Qui donc sur son destin y songe à s'attendrir ?

Là, blessés et mourants acclament la patrie.
Là, quiconque a perdu son arme en la tuerie
Comme un tigre se rue avec griffes et dents.

Plus d'un se défend seul contre une multitude
Et tombe auprès des corps de tant de preux ardents
Qui, morts, ont conservé leur superbe attitude.

XII.

LE BONNET PHRYGIEN

A travers la fumée obscurcissant les cieux
Et les sombres lueurs qui sillonnent l'espace,
Le bonnet phrygien que porte Ribas passe
Flamboyant comme un astre en ces sinistres lieux.

Le cœur est ranimé de qui le suit des yeux,
Pour vain que l'espoir semble en cette affreuse impasse,
Où sur chaque guerrier s'abat la mort rapace,
Qui semble respecter l'emblème glorieux.

Trois fois, pourtant, au sein de la sanglante foule,
Le front qui le portait dans la poussière roule ;
Et, par trois fois, Ribas, laissant son cheval mort,

Se dresse plus terrible et son aspect décide
Ses héros à lutter jusqu'au suprême sort
Du vaillant chef issu de la race d'Alcide.

XIII.

LE RENFORT

C'est la fin du combat, car c'est la fin du jour.
Or, depuis le matin, Bovès les voit combattre
Mourant de soif, meurtris, sans se laisser abattre,
Malgré l'espoir perdu d'échapper au vautour.

L'un après l'autre attend de tomber à son tour
Et contre le destin ne peut plus se débattre.
Les tambours éventrés cessent partout de battre.
Qui donc y saluera, gai soleil, ton retour?

Le dénouement fatal, prévu, se réalise,
Lorsque des cris lancés du clocher de l'église
Angoissent tous les cœurs, paralysant l'effort.

Ribas seul tient encore au poing solide l'arme.
Mais les clameurs, ô joie ! annoncent du renfort
Qui relève les fronts et dissipe l'alarme.

XIV.

CAMPO-ELIAS

Celui qu'on aperçoit au galop dans la plaine
C'est Campo-Elias qui, dans Mosquitéros,
Vainquit les oppresseurs, luttâ comme un héros,
Son redoutable bras servant toujours sa haine.

Quel était le secret de son âme hautaine
Qui fit son cœur plus dur qu'un marbre de Paros ?
Nul ne l'a su. Pourtant, implacable aux bourreaux
Du sol américain, le vaillant capitaine,

Bien qu'Espagnol, était leur terrible ennemi.
Pendant la guerre à mort souvent ils ont frémé
Quand sa voix leur lançait l'injure ou l'anathème.

C'est lui qui s'écriait, pour sa race inhumain :
« Quand je les verrai tous égorgés de ma main,
Pour qu'il n'en reste aucun, je me tuerai moi-même ! »

XV.

MONTILLA

Bovès et ses lanciers ralentissent l'attaque.
L'arrière-garde opère un changement de front,
Comprenant qu'un secours arrive et qu'ils seront
Entre deux feux. Leur plan sinistre se détraque.

La Fortune inconstante ainsi tourne casaque.
Campo-Elias, fier de venger un affront,
Avec deux cents guerriers, comme la foudre prompt,
S'avance pour sauver ses frères que l'on traque.

Ribas pâlit. Il craint un holocauste vain.
Une lueur jaillit dans son esprit. Soudain :
« Cent cavaliers, dit-il, et le chef le plus brave ! »

La colonne se forme et tous les officiers
Volent au premier rang où déjà, rude et grave,
Montilla s'est placé devant leurs coursiers.

XVI.

LA SORTIE

Au milieu des clameurs encourageant l'audace,
La voix de Montilla retentit : « En avant ! »
A ce cri, l'air terrible, il s'élance devant
Ses compagnons, franchit l'enceinte de la place

Et, parmi les dragons s'ouvrant chemin, il passe,
Sème partout la mort, donnant et recevant
Les coups de sabre ou lance et, blessé, mais vivant,
Rejoint le chef ami qui, tout ému, l'embrasse.

Unissant leurs efforts vigoureux, sans répit
Ils attaquent Bovès qu'aveugle le dépit,
Qui perd l'espoir de vaincre. Il écume de rage,

Vomit l'injure, épuise en vain tous les moyens
De ranimer l'ardeur des siens et le courage,
Comme à la voix d'Hector s'embrasaient les Troyens.

XVII.

LA VICTOIRE

C'est le tour de Ribas qui rentre dans la lice,
Entrainant à sa voix les malheureux débris
Épargnés par la mort. Les sublimes conscrits,
Sans que nul ne se plaigne, hésite ou bien faiblisse,

Après un jour entier d'effroyable supplice,
Où l'exemple du chef releva leurs esprits,
Bondissent sur Bovès et ses lanciers surpris,
Qu'ils culbutent, chez qui l'épouvante se glisse.

Tout cède à leur vigueur. Qui résiste a vécu.
Bovès, le front couvert de honte, fuit vaincu.
Le champ reste à Ribas, enfin, et la victoire.

Colosses qui luttiez au cri de « Liberté! »
Vos grands noms flamboyants vivent dans notre histoire,
Acclamés et bénis par la postérité!



RIVAS-DAVILA

Comme le héros grec tombant à Mantinée,
Tu pouvais t'écrier à ton dernier instant :
« Je meurs toujours vainqueur ! » Tu dis : « Je meurs content, »
Lorsqu'on t'apprit qu'enfin la sanglante journée

Par le succès complet des tiens s'est terminée.
Tu te couvris partout de gloire en combattant,
Toi qui pour la patrie eus un culte éclatant.
Ton âme au sacrifice était prédestinée.

L'escadron, que ta voix entraînait sabre au clair,
Sous tes ordres conquit ce beau nom « l'Invincible, »
Car l'obstacle ou l'exploit superbe était ta cible.

Ton glaive, qui brilla comme un rapide éclair,
Dans son sillon de feu traça le mot victoire
Sur chacun des feuillets de ta trop brève histoire.





MORT DE RIBAS

Derrière les barreaux d'une cage de fer,
Exposée aux affronts de la foule insolente,
Tous te reconnaissent, tête pâle et sanglante,
Car ton front y portait encor l'emblème fier,

Le bonnet phrygien, qui te fut toujours cher
Et qui, dans les combats lucur étincelante,
Paraissait foudroyer la cohorte tremblante
Des ennemis cruels, comme un fatal éclair.

Beau lion qui poussais le char dans la nuit noire
Par Bolivar conduit au sommet de la gloire,
Ils t'ont pris dans les bois à l'heure du sommeil

Et massacré ! Crut-on la vengeance complète
Pour avoir clos tes yeux au grand jour du soleil ?
Non ! L'exemple survit quand disparaît l'athlète !



VERS BOYACA



VERS BOYACA

Pâles et sanglants, pieds nus, vêtus de haillons,
Marchent silencieux les sombres bataillons
Qui, pareils aux débris d'une affreuse hécatombe,
A des spectres fuyant le sommeil de la tombe,
Escaladent les pics, aux aigles familiers,
Du froid Pisba, suivis d'étiques cavaliers
Sur des chevaux fourbus et traînent à leur suite
Des bœufs, rétifs au joug, toujours prompts à la fuite.
Les uns portent au poing la lance sans éclat,
Car l'acier fut rougi dans un récent combat ;
Les autres, des fusils qui pèsent sur l'épaule.
Tous paraissent aller d'un pôle à l'autre pôle,
Tant ils sont harassés, et leur piteuse mine
Révèle la souffrance et la longue famine,
Le besoin d'un repos que nul ne goûte plus.
Et, pourtant, sans se plaindre, ils marchent résolus.
Ils marchent, comme après une atroce déroute,
Les vaincus ralliés par un chef valeureux
Qui, pour mieux échapper aux ennemis heureux,
Plus grand fut le désastre et terrible l'outrage,
Dans leur détresse aura puisé plus de courage.

Vont-ils vaincus, fuyant à travers ces chemins
Abrupts et non frayés par les pas des humains,
Ces frères régiments qui dans la nuit profonde,
Sous des cieus embrasés où le tonnerre gronde,
Cheminent lentement inspirant la pitié,
Et dont, bientôt, hélas ! la plus grande moitié
Sous des linceuls de neige aura sa sépulture
Et des hideux vautours deviendra la pâture ?

Fantassins et dragons hâves, exténués,
De tout, hormis d'audace et d'espoir, dénués,
Qu'accompagnent des chefs tout aussi misérables,
Sont les héros de cent batailles admirables,
Les héros triomphants qui, d'un cœur irrité,
Luttent pour la patrie et pour la liberté ;
Héros dont Bolívar, de victoire en victoire,
Aura fait des Titans que chantera l'histoire !

Ils ont vaincu, ces gueux, les rudes vétérans
Bien repus et bien mis, aux innombrables rangs,
Qu'en la féroce autant qu'inégale campagne
Oppose à leurs efforts depuis dix ans l'Espagne.
Des bords de l'Orénoque, où le canon tonna
Pour la première fois, jusqu'au Magdaléna,
Les cités et les monts, les pampas et les fleuves
Arrosés de leur sang, témoins de leurs épreuves,
Emplissent les échos de leurs hardis exploits
Pour secouer le joug et renverser les lois

Des tyrans qui croyaient éternel leur ouvrage.
Concevez la rancune en méditant l'outrage !

Où vont-ils aujourd'hui ? Bolivar seul le sait.
A peine aux Quéséras le combat finissait,
Quand Morillo, vaincu sur les bords de l'Apure,
Voyait le sang des siens en rougir l'onde pure,
Car, Paez, ce lion, avec cent cavaliers,
Au sein des Espagnols se comptant par milliers,
Près du gave emporté qu'il traverse à la nage
Sema, la lance au poing, l'horreur et le carnage.
Bolivar, laissant fuir les troupes aux abois
Qui cherchent leur salut la nuit au fond d'un bois,
A lancé son cheval écumant, hors d'haleine,
Et franchi l'Arauca, l'immense et verte plaine
Qu'inondent des torrents, vrais fleuves débordés.
Il entraîne avec lui ces braves, décidés
A partager son sort, à le suivre sans trêve,
Ne demandant jamais où les conduit son rêve
Qu'ils savent, même alors qu'il est mystérieux,
Hardi le plus souvent, mais toujours glorieux.
C'est ainsi que tout droit, à travers marécages
Sinistres et profonds, jadis riant pacages,
Où jusques au poitrail s'enfoncent les chevaux,
Il marche vers le nord, traverse de nouveaux
Torrents impétueux et tout à coup s'arrête,
Fait rebrousser chemin à sa vaillante bête,
Et, sûr d'avoir alors dépisté l'ennemi,

Dans son dessein caché plus encore affermi,
Il dit à ses dragons l'écoutant sans surprise,
Bien que tous, hors les chefs, ignorent l'entreprise,
Ces deux mots : « En avant ! » prend un nouveau sentier
Et pousse son cheval. Absorbé tout entier
Par le plan qu'il médite, il dévore l'espace,
Laisse derrière lui le sol natal et passe,
Comme un condor volant sous le ciel des pampas,
Pénètre dans les bois et, bravant le trépas
Vingt fois, arrive au pied de la chaîne neigeuse
Des Andes qui s'oppose à sa course orageuse.

Le Pisba menaçant élève dans les airs
Ses redoutables pics et ses glaciers déserts.
A ce guerrier fougueux le géant semble dire :
« Tu n'iras pas plus loin. A ton nouveau délire
« Je mets un terme ici ! » Mais Simon Bolivar
A l'orgueil et le cœur d'un Diaz de Bivar.
Rien ne peut empêcher que l'exploit s'accomplisse
Alors qu'il l'entreprend. La gloire est sa complice.
Le danger le fascine et le pousse en avant,
L'obstacle est un fétu. Comme l'éclair, le vent
Ou le torrent qui roule en brisant toute entrave,
Il vole vers le but et, pour l'atteindre, brave
L'homme et les éléments combinant leurs efforts.

Sitôt que Santander avec quelques renforts
De maigres fantassins aux dragons s'incorpore,

Sans retard Bolivar sort du hameau de Pore
Et commence à gravir le raide escarpement
De l'âpre Cordillère. Il marche hardiment
En demi-dieu pour qui rien ne semble impossible.
Ses yeux contemplant-ils la cime inaccessible
Pour tout autre que lui du terrible glacier,
Sa main à l'instant même excite son coursier.
Il connaît les périls dont la route est semée ;
Qu'importe ! De héros se compose l'armée.
Trois mille hommes, c'est peu ! Non pas ; quand tous ils ont
L'enthousiasme au cœur, les lauriers sur le front
Et dissimulent mal sous la guenille sombre
La trace des exploits où fut vaincu le nombre.
Des chefs déjà fameux marchent à leurs côtés,
Patriotes vibrants, convaincus, exaltés,
Dont la voix les entraîne avec le noble exemple :
Santander, le premier qu'en avant on contemple,
Son redoutable bras nulle part n'a languï ;
Un brillant sort l'attend ; — puis, Anzoategui,
Chef de l'arrière-garde et flamboyante épée
Qui se brisa trop tôt dans la longue épopée ;
Infante, Mellao, vigoureux officiers,
Accompagnent Rondon, rude chef des lanciers.
Auprès de Bolivar, au centre, va Soubllette,
Grande âme qui sur un front jeune se reflète.
Bien d'autres, dont le nom à leur heure brilla
D'un éclat plus ou moins radieux ; marchent là.
Tous gravissent les flancs rugueux de la montagne

Avec la noble ardeur que la longue campagne
Ne fit jamais faiblir. Mais, qu'il est attristant
Leur misérable aspect ! Et Bolivar attend,
Exige d'eux encor des prouesses plus grandes !
La première sera ce passage des Andes.
Froid Pisba ! Pourront-ils supporter ta rigueur
Ces natifs de la plaine où la mâle vigueur
Que prouvèrent cent fois dans les combats leurs âmes
Se réchauffait du moins aux bienfaisantes flammes
Du soleil des pampas propice à leurs exploits !
« En avant ! En avant ! » répond toujours la voix
De leur chef aux pensers d'où naît avec le doute
Le découragement. Chacun joyeux l'écoute
Et l'espoir renaissant au fond des cœurs meurtris
Fait relever les fronts par l'angoisse assombris.
D'un pas plus vif et sûr sans arrêt continue
Pour pénible que soit la course vers la nue,
Et les rochers glissants succèdent aux lacets
Tortueux sans répit sous les pieds harassés
Qui laissent derrière eux une trace sanglante.
Mais la marche devient à chaque instant plus lente
A mesure qu'on monte et, malgré leur orgueil
Pour lutter jusqu'au bout, l'amertume et le deuil
S'emparent des soldats avec la lassitude.
Dans les rangs ébranlés règne l'inquiétude.

Après dix jours de marche et dix nuits les plateaux
Tapissés de verdure et les riants coteaux

Sont déjà loin des yeux. On se tait. Nul ne raille
En traversant la gorge où l'épaisse muraille,
Qui lugubrement monte autour d'eux jusqu'aux cieux,
Obscurcit le soleil. Les plus audacieux
Des llaneros n'ont plus d'entrain, manquent d'haleine,
Étouffent et tout bas se rappellent la plaine.
Là, le cœur dilaté, humant à pleins poumons
L'air embaumé des champs, ils étaient les démons
Des pampas, chacun d'eux également prodigue
De son sang, quel que fût l'exploit ou la fatigue.
Un ouragan de neige et grêle à tous instants
Fouette leurs membres nus, bleuis et grelottants.
Obstacles et dangers exaspèrent leurs transes,
Entravent leurs efforts, redoublent leurs souffrances.
Il faut un cœur d'airain et des muscles d'acier
Pour gravir les versants escarpés du glacier
Qui, plus proche on le voit, plus il est redoutable.
L'écueil à chaque pas se dresse inévitable.
Aux jours cruels qu'éclaire un ciel gris sans soleil
Suivent les nuits d'angoisse et de fatal sommeil.
Malheur à qui s'assoit, à qui trébuche et tombe!
Ses os devront blanchir sans avoir eu de tombe.
Tout le long du chemin pêle-mêle, navrants,
Gisent éparpillés les morts et les mourants
Parmi les animaux errant à l'aventure.
Les vivants sur ceux-là dont cesse la torture
Semblent jeter parfois un regard envieux.
Les cœurs sont amollis et les corps se font vieux

Usés par le chemin, ravagés par l'orage.
La voix de Bolivar seule les encourage,
Et la colonne avance à chaque pas laissant
De dépouilles semés les sentiers du versant,
Tandis que la détresse augmente et les alarmes.
Les caissons éventrés d'où s'échappent les armes
Et les munitions restent abandonnés
Quand tombent les coursiers qui les avaient trainés,
Et l'espoir du succès pour l'exploit qu'on ignore
A chaque jour nouveau devient plus faible encore.
Les bœufs brisent le joug pour fuir épouvantés.
Les chevaux hérissant la crinière, emportés,
Avec les cavaliers terminent leur supplice
Après avoir franchi le bord du précipice;
Ou, réveillant l'écho sinistre de ce lieu,
Hennissent sourdement, se cabrent l'œil en feu,
Refusent d'avancer et vont, de guerre lasse,
S'abattre lourdement sur la couche de glace.

Un morne désespoir s'empare de ces preux
Dont la raison s'égare. Ils murmurent entre eux.
A travers le brouillard épaississant son voile
Leurs yeux ne peuvent plus voir resplendir l'étoile
De Bolivar qui, lui, taciturne se tait.
Il se demande enfin si ce qu'il méditait
N'est pas trop au-dessus de la puissance humaine.
Atteindra-t-il le but où son ardeur l'emmène ?
Ces hommes décimés, meurtris et chancelants,

Pourront-ils accomplir de grands exploits sanglants ?
Mais comment repousser la suprême espérance
D'affranchir la patrie ? Il n'est pas de souffrance
Que ne doive endurer pour elle un fils. La mort
Est préférable à la torture du remord.
Il s'obstine. Une voix murmure à son oreille
Qu'il ne trouvera plus d'occasion pareille
Pour vaincre l'opresseur après l'avoir surpris.
Il faut marcher quand même et marcher à tout prix.
De ces mourants il fait des lions quand vient l'heure,
Car pas un à sa voix qui là joyeux ne meure
En combattant. L'audace est entière en son cœur
Qui bat comme aux grands jours où son bras fut vainqueur.
Et Bolivar, enfin, ordonne qu'on s'arrête,
Fait allumer des feux qui sur la blanche crête
Semblent ceux d'un volcan et réunit autour
De lui ses officiers. A chacun tour à tour
Il demande un conseil en lui faisant promettre
Qu'au vœu du plus grand nombre il devra se soumettre.
On l'écoute d'abord. Il expose à nouveau
Le plan hardi conçu par son puissant cerveau.
S'ils poursuivent la marche, il a l'espoir de vaincre.
Mais ses soldats, hélas ! qui pourra les convaincre ?
Ils n'ont que trop souffert. Peut-il exiger d'eux
Un courage plus grand pour un but hasardeux ?
Après tant de dangers combien d'autres encore
Qu'il faut braver avant que se lève l'aurore
Dont ses yeux ont perçu le soleil éclatant.

Faudra-t-il se résoudre au recours irritant
De rebrousser chemin la route à moitié faite ?
Sans combattre faut-il accepter la défaite ?
O grands cœurs généreux battant à l'unisson,
Qui pour le sol natal n'aviez qu'une façon
D'accomplir le devoir, de bâtir l'édifice
De sa rédemption par votre sacrifice !
Pas un de vous ne veut conseiller le retour
Et d'un trépas obscur tous préfèrent le tour
A la honte de perdre un instant si propice !
« En avant ! s'écrient-ils, que le sort s'accomplisse !
« A lutter jusqu'au bout nous sommes résolus.
« Soyons libres enfin ou bien ne soyons plus ! »
Le front de Bolivar aussitôt s'illumine.
Sur son visage pâle une larme chemine.
Fier de ses compagnons, il serre ému leurs mains,
Et, partageant l'espoir d'épiques lendemains,
Avec eux il parcourt lentement tous les groupes
Affaîssés, gémissants, de ses lugubres troupes,
Où, de menaces lourds, les fronts sont effrayants
Et vers le sol baissés. Dans les regards fuyants
Brille le sombre éclair précurseur de l'orage,
Car tout espoir est mort dans leurs cœurs pleins de rage.
Mais Bolivar connaît la puissance des mots
Qui, tombés de sa bouche, apaiseront leurs maux.
Il parle à chacun d'eux avec sollicitude,
Sans vouloir remarquer leur haineuse attitude.
Il leur promet des jours meilleurs qui sont prochains

Et vraiment glorieux pour les Américains,
Si nul au désespoir honteux ne s'abandonne.
Paternel avec tous, aux plus meurtris il donne
L'accolade et ses bras réchauffent mieux le cœur
Que n'aurait pu le faire une ardente liqueur.
Il verse ainsi le baume et panse la blessure,
Car il sait qu'ils ont tous l'âme loyale et sûre.
Il fait distribuer sa part de ration
Et du pur sentiment de l'abnégation
Par ses soins empressés il rallume les flammes.
Puis, quand il sent qu'il peut toucher enfin leurs âmes,
Il les assemble tous et simplement leur dit :

« Pour affranchir le sol natal d'un joug maudit
« Voici dix ans que nous combattons sans relâche.
« Parmi vous, je le sais, il n'est point de cœur lâche.
« Or, si je vous disais : Allons, amis, debout !
« Vous me suivriez encore et toujours jusqu'au bout,
« Quel que soit le danger et quel que soit l'obstacle.
« Mais vos tourments me sont un trop cruel spectacle.
« Je comprends qu'aujourd'hui, lassés de tant souffrir,
« Sans auréole au front nul ne veuille périr
« Obscurément dans cette affreuse solitude
« Et, bien que des dangers vous ayez l'habitude,
« Aux destins inconstants des armes tous soumis,
« Vous ne voulez tomber que face aux ennemis.
« Il nous faudra pâtir encor pour les atteindre.
« Tous, sans toucher au but, nous pouvons nous éteindre

« Dans cet âpre chemin de l'immortalité.
« Le sort de la patrie et de la liberté
« Repose entre vos mains. Je veux, quoi qu'il m'en coûte,
« Vous laisser juges seuls de poursuivre la route
« Ou bien de revenir à l'instant sur vos pas,
« Abandonnant vos chefs qui ne reculent pas.
« En avant ! s'il en est qui nous suivront quand même.
« Adieu ! vous qui partez, que je plains et que j'aime ! »

Les guerriers jusque-là mornes, silencieux,
Sentent passer en eux le souffle audacieux
Du patriote ardent. Sa voix, comme un oracle
De triomphe certain, accomplit le miracle
De ranimer leurs cœurs épuisés. Se levant
Tous se sont écriés aussitôt : « En avant ! »

Ils marchent. Le Pisba hurle et veut les combattre.
Ses tourbillons chargés de grêle vont s'abattre
Sur les membres glacés qu'il blesse avec fureur
Et ses brouillards épais répandent la terreur
Que malgré soi trahit chaque visage blême.
Refoulés, culbutés, voici l'instant suprême
De franchir le glacier. La marche c'est l'espoir ;
Mais, pour marcher toujours, il faut, hélas ! pouvoir,
Et nombreux sont les corps que couche la rafale,
Comme Hercule abattait sur le lac de Stymphale
Les oiseaux qu'il criblait de flèches. Bolivar,
Impassible au milieu des preux marche à pied, car

Au guerrier qui s'épuise il cède sa monture.
Seul il n'éprouve pas la commune torture,
Comme s'il concentrait en lui, dans son grand cœur,
La force qu'il faudrait à tous et la vigueur
Pour l'accomplissement du rêve qu'il caresse.
Quand tout autre faiblit et penche il se redresse
Et montre un front où luit la gloire de demain,
Qui fascine et séduit, où le soldat, soudain,
Pour un nouvel effort puise un nouveau courage.
Ceux qui gisent mourants l'acclament au passage.
Ils le regardent comme un être surhumain,
Colosse lumineux dans la nuit du chemin.
Le Pisba, furieux qu'il soit debout ce chêne,
Redouble de courroux. Implacable il déchaîne
Les vents impétueux, les grêlons meurtriers
Qui jettent sur le sol plus de deux cents guerriers.
Leurs plaintes et leurs cris au milieu des ténèbres
Font plus terrifiants ses hurlements funèbres.
Nul ne peut espérer sortir de là vivant,
Excepté Bolivar, qui les pousse en avant
Et qui, sans ralentir la marche rude, passe
Laisant derrière lui vaincu par tant d'audace
Le funeste glacier du terrible Pisba !
Mais la victoire est chère où plus d'un succomba,
Après avoir subi d'effroyables épreuves,
Qui d'un pur héroïsme avait donné des preuves !

Les tristes survivants de l'exploit désastreux

Vers de nouveaux périls certains, mais moins affreux,
Se traînent faiblement et sur la Cordillère
En descendant parfois l'allure s'accélère,
Aiguillonnés qu'ils vont par l'orgueilleux désir
De mourir avec gloire, enfin, s'il faut mourir.
Qui donc, en les voyant, aurait osé prétendre
Que, pour lutter, ou même, hélas ! pour se défendre,
Il reste encor du souffle au frêle régiment
Dont se prépare ainsi le prompt égorgement.
Cavaliers sans chevaux et fantassins sans armes,
Nus, affamés, mourants, le cœur rempli d'alarmes,
De quinze jours nouveaux ont enduré le cours
Avant de recevoir un utile secours.
Tous boivent jusqu'au bout la coupe d'amertume
Sans que s'éteigne en eux le feu sacré qu'allume,
A l'aspect de leur chef plein de sérénité,
L'amour de la Patrie et de la Liberté !

Allez toujours, guerriers, qui semblez des fantômes,
Des esprits revenus des funèbres royaumes ;
Allez résolument, héros, où vous conduit
L'astre de Bolivar qui va percer la nuit !
La fortune aura beau dorénavant lui tendre
Des pièges, il vaincra. Bientôt on doit entendre
Cinq peuples délivrés par son bras aguerr
Jeter dans l'Amérique à l'univers ce cri :
« Gloire au Libérateur ! » qui hautement proclame
Les bienfaits immortels de sa tenace lame.

Gravé sur le sommet des Andes son grand nom
Défiera mieux le temps que sur un Parthénon,
Et l'Espagnol vaincu, spectacle grandiose,
Contribuera lui-même à son apothéose
Quand le fier Morillo, lassé de vains combats,
Au milieu des deux camps le presse dans ses bras.
De votre exploit demain naîtra la Colombie
Qui cherche à réparer l'injustice subie
Par l'illustre Colomb. Son drapeau triomphant
Flottera sous les cieux où le joug étouffant
Terrorisait les cœurs, assombrissait la vie.
Des bords de l'Orénoque aux lacs de Bolivie,
Les fleuves et les monts, les villes et les champs,
Où gémissaient des serfs, se rempliront de chants.

Allez, car c'est à vous d'inscrire pour l'histoire,
Au front des monts géants, l'éclatante victoire,
Belle comme le dieu que vénérât l'Inca,
Où Bolívar vous mène, au pont de Boyaca !





HIDALGO ET MORELOS

Hidalgo, Morelos, surprenants champions
Qui, pour la liberté, luttiez l'un près de l'autre,
Les siècles passeront laissant bien loin le nôtre,
Sans qu'on puisse oublier vos belles actions.

Vous montriez tour à tour, parmi vos légions,
Le courage d'un preux et la foi d'un apôtre.
Nulle audace ne fut plus grande que la vôtre
Pour placer le Mexique au rang des nations.

Par-dessus la soutane endossant la cuirasse,
Vous sembliez des croisés. Vous étiez de leur race.
Le martyr attendait vos fronts ceints de lauriers.

Le chemin, où passa triomphant Iturbide,
Fut frayé par vos pieds sanglants, prêtres guerriers,
Qui portiez au drapeau la Vierge comme égide.





ITURBIDE

Tout jeune tu servis l'Espagne avec fierté,
Implacable écrasant les premiers patriotes,
Tes frères, qui, lassés de leurs destins d'ilotes,
Conduits par Hidalgo, voulaient la liberté.

Plus tard ton cœur s'émut. Tu vis de quel côté
Se trouvait la justice et, contre les despotes,
Tu dirigeas l'effort de tes compatriotes ;
Tu conquîs la victoire et l'immortalité.

Le succès te grisa. Ton ambition folle
Oublia le rocher voisin du Capitole.
Tu te fis acclamer empereur mexicain.

Ta gloire alors pâlit et la nuit environne
Ton front, qui dût rester toujours républicain
Et que glaça le froid contact de la couronne.





SAN MARTIN

Sans Bolivar, c'est toi, glorieux Argentin,
Qui serais le premier des preux du Pacifique !
Le livre de tes faits hardis est magnifique,
Qu'ils brillent sur ton sol ou sous un ciel lointain.

A Baylen te sourit, jeune encor, le destin ;
Mais ton cœur, embrasé du feu patriotique,
Te ramena bientôt au sud de l'Amérique,
Pour être le héros des Andes, San Martin !

Après avoir franchi glaciers et précipices
Pour porter au Chili tes étendards propices,
Le Pérou t'investit du suprême pouvoir.

Et tes promesses là non plus ne furent vaines
De combattre le joug tant que l'on pourrait voir
« Des étoiles au ciel et du sang dans tes veines. »





SUCRE

Posséder un grand cœur, mâles vertus, génie,
Et l'audace qu'il faut pour des exploits nombreux ;
Savoir les accomplir et pouvoir dire heureux :
Grâce à moi, sur mon sol est désormais bannie

L'horreur d'un joug de fer né de la tyrannie ;
Avoir la renommée et la gloire d'un preux,
Qui s'est montré toujours juste, humain, généreux
Et qui devra laisser sa mémoire bénie ;

Porter sur un front jeune un immortal laurier
Et tomber sous le coup lâche d'un meurtrier
Dont le bras fut armé par des rivaux infâmes,

Compagnons glorieux changés en vils bourreaux,
Tels furent tes destins dont s'émeuvent les âmes,
Sucre, grand maréchal, le plus pur des héros !





CORDOVA

Parcél aux demi-dieux immortels de la fable,
A qui Mars et Vénus donnaient force et beauté,
Le jeune Cordova, célèbre et redouté,
A vingt ans se couvrit de gloire impérisable.

Le front ceint du laurier que, héros admirable,
Sur dix champs de victoire il avait mérité,
L'Amérique le vit quand, pour la liberté,
Il luttait en nouvel Ajax infatigable.

La Discorde, pourtant, devait armer son bras
Et l'abîme s'ouvrit éternel sous les pas
Du séduisant guerrier qu'épargna la mitraille,

Le jour où, de sa voix embrasant tous les cœurs,
Il criait à ses preux lancés à la bataille :
« Soldats, choisissez l'arme et marchez en vainqueurs ! »





LA SAGESSE

L'arrogant Cordova, général à vingt ans
Par l'effort de son bras et sa bouillante audace,
Un jour, se croyant seul, mirait dans une glace
Son noble front paré des myrtes du printemps.

Fier du renom acquis par ses faits éclatants
Dont quatre nations libres portaient la trace,
Il admira ses traits, — qui décelaient la race
D'Alcide et d'Apollon, — en silence et longtemps.

Soudain, mû par l'orgueil excusable à cet âge,
Le héros s'écria, parlant à son image :
« Tu possèdes fortune, honneurs, gloire et beauté ;

« Que te faut-il de plus, Cordova ? » — « La sagesse ! »
Riposta son Brosseur qui l'avait écouté,
Sachant qu'un cœur hautain dominait sa jeunesse.





LA MAR

Le grand Aragonais te vit dans Saragosse
Tomber sanglant quand vous luttiez contre un César
Irrité qu'une main faible arrêât son char,
Exploit qui fait pâlir l'étoile du colosse.

L'Espagne eut ton premier essor, aigle précoce,
Le devoir t'appelant au sol natal, La Mar,
Tu courus te ranger auprès de Bolivar
Et t'immortaliser dans la mêlée atroce.

Le Pérou te choisit pour régir ses destins
Que les ambitions devaient rendre incertains ;
Puis, malgré tes vertus, te frappa d'ostracisme.

Mais, à peine la mort t'affranchit de l'exil,
Deux peuples te pleurant, fiers de ton héroïsme,
Se disputaient ta cendre, ô fils de Guayaquil!





CHANTONS NOS DEMI-DIEUX

A Rafael E. ELIZALDE, docteur en droit.

Mon hommage à La Mar, le merveilleux guerrier,
Gloire du sol où Dieu nous a fait tous deux naître,
En émouvant ton cœur t'a poussé, jeune maître,
A traduire un sonnet qu'inspira son laurier.

Puissent toujours mes vers trouver un ouvrier,
Ciseleur génial, qui les fasse connaître,
Ayant avec le nom l'âme d'un grand ancêtre,
Pareil au tien, dont fut illustre aussi l'acier !

Chantons nos demi-dieux, orgueil de la Patrie
Qu'il nous faut radieuse autant qu'elle est chérie.
Sous notre ciel ils ont assis la Liberté !

Tu le peux dignement, ami, toi qui t'amuses
A de nobles loisirs et, d'un esprit vanté,
Délaisses Cicéron pour cultiver les Muses.





PAEZ

Il faudrait à l'Achille américain Homère
Pour chanter à travers les âges ses travaux
Prodigieux, qu'un jour, dans les siècles nouveaux,
Les habitants chétifs de ce monde éphémère

Prendront pour des récits conçus par la chimère
Des bardes, ou forgés, chauviins, par vos cerveaux.
Pâtre obscur, mais vaillant, il domptait les chevaux
Farouches des pampas, lorsque la plainte amère

De la Patrie esclave, au souffle du canon,
Vint frapper son oreille et réveilla son âme.
Et le voilà soldat qu'un noble amour enflamme ;

Et le voilà héros dont le terrible nom
Fait pâlir l'opresseur aussitôt qu'il s'élance
Sur son coursier sauvage en brandissant la lance.





RICAURTE

Bolivar, sous son toit improvisant un fort,
Fait appeler Ricaurte et, montrant la redoute :
« Cinquante hommes et vous, dit-il, coûte que coûte,
« Défendront l'arsenal sans espoir de renfort. »

Pendant que Bolivar, bien qu'en troupes moins fort,
Devant San Mateo met Bovès en déroute,
Un millier d'Espagnols, suivant une autre route,
Pour s'emparer du parc tente un nouvel effort.

Ricaurte, comprenant que sa perte est certaine,
Ordonne aux siens de fuir. L'immortel capitaine
Attend seul l'ennemi qui fond sur le butin.

A la Patrie, alors, s'offrant en sacrifice
Et, pour elle, en héros terminant son destin,
Il fait flamber la poudre et sauter l'édifice.





ABDON CALDERON

Au pied du Pichincha se livra la bataille
Où Calderon, après avoir montré comment
Pour la liberté sait combattre un régiment
Dont le chef a le front d'un héros et la taille,

Avec son noble sang traça sur la muraille
Des Andes son beau nom au suprême moment.
« On peut vaincre sans bras, » cria-t-il fièrement
Aux Espagnols, quand les lui ravit la mitraille.

Et sa voix murmura, quand se fermaient ses yeux :
« La victoire est à nous. Je puis mourir joyeux. »
Depuis ce jour, tandis qu'on présentait les armes,

A l'appel de son nom, les bataillons vainqueurs
Répondaient par ces mots, plus touchants que des larmes :
« Au champ de gloire mort ; mais il vit dans nos cœurs ! »





GIRALDOT

L'avant-garde espagnole occupait la hauteur
Et Bolivar campait au pied de la montagne.
Pendant que Monteverde au loin, dans la campagne,
Incapable et poltron, se ment avec lenteur,

Les guerriers, désignés par le hardi lutteur
Que la Liberté guide et la Gloire accompagne,
Pour chasser des sommets le régiment d'Espagne,
Escaladent le mont, fiers de son choix flatteur.

Et ce fut Giraldot qui planta sur la cime
Le drapeau tricolore, avec l'ardeur sublime
D'un cœur qui prodiguait sa sève, généreux.

O Mort ! tu l'épiais cet instant grandiose.
Une balle y perça son front vainqueur. Heureux
Qui peut mourir ainsi dans une apothéose !





CARRERA

La calomnie, en vain, la haine et l'égoïsme
Se liguèrent pour ternir tes exploits et ton nom,
Digne qu'il fût gravé sur un fier Parthénon!
Perpétuant l'audace et le patriotisme.

Le mensonge laissa vivant ton héroïsme.
Le supplice ne put amoindrir ton renom
Que propageait la voix terrible du canon,
Lorsque tu terrassais l'hydre du despotisme.'

L'injustice abreuva d'amertume tes jours.
Ta patrie, à sa voix trouvant tes rivaux sourds,
Vit tes frères ensemble immolés sur la place

Où tu devais plus tard être à ton tour frappé.
Martyr, l'adversité qui t'accablait se lasse
Et, marbre, on te vénère en ta gloire drapé.





O'HIGGINS

Bouclier du Chili, suprême directeur,
Je ne sais si l'on doit t'admirer davantage
Lorsque par tes hauts faits tu prouvais ton courage,
Ou dans la paix, dont tu devins le protecteur.

Les merveilleux exploits de ton bras rédempteur
Furent d'autant plus grands que plus grand fut l'orage.
On te vit assiégé, traqué dans un village,
Avec quelques héros en sortir, beau lutteur,

Te ruer au milieu d'une imposante armée
Et, sauvant tes drapeaux, la laisser décimée.
C'est ton audace aussi qui dans Chacabuco

Par un superbe effort fit tout un peuple libre.
Les Andes ont gardé ton nom dans leur écho,
Guerrier pareil aux preux nés sur le bord du Tibre.





ROCAFUERTE

Ton bronze, grand tribun, où brille l'art français,
Fut le premier de ceux dont la reconnaissance
A dignement paré le sol de ma naissance.
Cela prouve ta gloire et prône tes bienfaits.

Président, gouverneur, toujours tu t'efforçais
D'employer pour le bien du peuple ta puissance.
Ton âme libérale obtint l'obéissance
Sans d'iniques rigueurs ni de honteux excès.

Quel que fût le fléau déchainé sur les villes,
Fièvre jaune ou, bien pis, les discordes civiles,
Ton cœur connut le baume à verser sur ces maux.

Et c'est toi qui, vainqueur d'insurgés téméraires,
A la foule acclamant ton nom jetas ces mots :
« Cessez vos chants; pleurons. Les vaincus sont nos frères! »



LES TROIS GRANDS POÈTES
DE L'AMÉRIQUE LATINE

10*



I.

OLMEDO

Chantre de Bolivar, divin fils du Guayas,
Dont la voix eut le souffle et l'ardeur de Tyrtée,
La gloire du héros sur ta lyre chantée
Éblouit plus que le bouclier de Pallas.

Tu devinas bien mieux que n'eût fait un Calchas,
Les immortels destins de ta muse exaltée.
Oui, près du demi-dieu, jusqu'au ciel emportée,
Tu la voyais planer des Andes à l'Atlas.

Tu vivrais éternel par « l'Hymne à la Victoire ; »
Mais les premiers feuillets de notre jeune histoire,
Sage législateur, portent aussi ton sceau.

L'Espagne avec fierté se déclare ta mère
Et trois États se sont disputé ton berceau,
Comme les sept cités grecques celui d'Homère.

II.

ANDRÉ BELLO

Barde mélodieux de la zone torride,
Ton art fut impeccable et pur. Ton noble accent
Eut le don de charmer par le verbe puissant
Et par la grâce exquise, alors qu'un joug aride

Imposait au génie une étouffante bride.
Sans astre dans la nuit pour ton essor naissant
Tu t'élevas tout seul. La Muse en t'embrassant
Empêcha que le temps mit sur ton front sa ride.

Toujours jeunes et beaux nous émeuvent tes vers,
Où brillent les couleurs chaudes des grands bois verts,
Parmi les frais parfums nés près des sources vives.

On t'acclama recteur savant, homme d'État,
Diplomate. Partout, sur différentes rives,
André Bello, ton œuvre eut un splendide éclat.

III.

HÉRÉDIA

... « Torrent impétueux, apaise-toi! Fais taire
« Ton grondement terrible! Ordonne à tes brouillards
« De déchirer leur voile et laisse mes regards
« Contempler éblouis ta majesté sévère!... »

Poète qui chantais d'un cœur vibrant, sincère ;
Prêtre de la beauté qui cultivas dix arts,
Même au sein des combats que livraient les hasards,
Sans abaisser tes yeux sur rien qui fût vulgaire ;

Je t'admire à mon tour, torrent impétueux
De divine harmonie, au cours majestueux,
Qui reflétais, ainsi qu'un pur cristal magique,

Les merveilles de Dieu! Sur le Niagara,
Dominant son vacarme et sa fureur tragique,
Ton immortelle voix toujours résonnera !



JUAN MONTALVO

Gloire à toi, Montalvo! Gloire à l'esprit sublime
Dont l'exemple sera superbement chanté!
Le malheur, grandissant ton génie, a sculpté
Sur le Chimborazo ton nom, près de la cime.

Ton œuvre impérissable où, flagellant le crime,
Tu craches aux tyrans l'opprobre mérité,
N'a qu'un amour : Patrie, et qu'un but : Liberté;
Et tu te meurs au loin honni, proscrit, victime !

Ton pays aujourd'hui te pleure et prend le deuil
Quand l'Immortalité t'arrache du cercueil
Et que nul ne craint plus ta plume, cette lame !

Pompeusement revient ta cendre au sol natal.
Il te chassa vivant et, mort, il te réclame.
Réveille-toi, géant, voilà le piédestal !

1889.





GARCIA MORENO

Le meurtre est perpétré. Râlant dans la poussière,
Au seuil de son palais git, baigné dans le sang,
Le chef ambitieux, mais probe, asservissant,
Fanatique et cruel, la nation entière.

« Dieu ne meurt pas ! » Ce fut sa parole dernière.
La sentence divine aussi s'accomplissant,
Par le glaive a péri le dictateur puissant
Dont le glaive servait son âme rancunière.

Ses travaux, ses vertus, l'histoire les dira
Et ses crimes, hélas ! L'Église exaltera
Comme un martyr ce fils qui la rendit prospère ;

Tandis que dans l'horreur de cet assassinat :
« Garcia Moreno, » s'écriera le Saint-Père,
« Fut un homme trop grand pour un petit État ! »



CHANTS DES TROPIQUES



GUAYAQUIL

....Ces villes exotiques dont les noms
semblent des gazouillements d'oiseaux,
comme Guayaquil....

François COPPÉE, *Les Vrais riches.*

Souriante cité, je t'aime, ô souveraine
De la mer Pacifique où miraient leurs cimiers
Les peux qui sous ton ciel ont planté les premiers
La croix du Christ avec l'étendard de leur reine.

Tu te baignes joyeuse, ainsi qu'une sirène,
Dans les eaux d'un grand fleuve, à l'ombre des palmiers,
Où soupirent d'amour les timides ramiers.
Tu charmes simplement par ta beauté sereine

Sans antiques palais ni superbe Alcazar.
Au cacique Guayas le fier Benalcazar
Te ravit. L'Indien, lorsque pour te défendre

L'Espagnol le brisa comme un frêle roseau,
A ton onde, en mourant, légua son nom si tendre
D'où dérive le tien, gazouillement d'oiseau.



MIDI ÉQUATORIEN

La nature est en feu. D'une flamme implacable
Inti, dieu des Incas, embrase ville et champs.
Les oiseaux se sont tus qui prodiguaient leurs chants.
Partout les animaux qu'un ciel de plomb accable

Cherchent l'ombre du bois au dôme inextricable,
Où languissent les fleurs sur les rameaux penchants
Et là, mornes, couchés, ferment leurs yeux touchants.
Effort, travail, tout est pour l'homme impraticable.

On étouffe. Chacun chez soi reste, à midi,
Bercé par le hamac, le front moite, engourdi.
A cette heure terrible il semble que la terre

Reçoit le flot de lave ardente qui descend
Du fier Cotopaxi dont l'avcuglant cratère
Èlève jusqu'au ciel son cône incandescent.





L'ÉTANG DE HACHA

Chaque jour à midi, lorsque le ciel flamboie,
Et le soir, quand déjà se tempèrent ses feux,
Défilent lentement taureaux, vaches et bœufs,
A travers la savane immense qui verdoie.

Alors, mon chien Mango, dressant l'oreille, aboie ;
Puis court les harceler le long du bois ombreux ;
Et de mon doux hamac, en les suivant des yeux,
Je goûte à ce tableau rustique un peu de joie.

Guidés par leur instinct sortent ces animaux
De la sombre forêt parmi les lourds rameaux
Et devant mon rancho passent pour aller boire.

L'étang est là tout près qui réfléchit leurs fronts.
Il miroite au soleil comme un tissu de moire
Peuplé de nymphéas, d'ibis et de hérons.

1890.





LES PALMIERS

Lorsque la nuit, en mai, la caressante haleine
Des zéphyr dans les bois réveille les ramiers,
D'appels mystérieux la forêt semble pleine,
Son feuillage troublé peuple d'ombres la plaine,
Partout frissonnent les palmiers.

Palmiers, hôtes géants de superbes montagnes,
Qui sur mon sol natal élevez dans les airs
Vos beaux fronts couronnés d'un flot de rubans verts
Et, rehaussant l'éclat de nos chaudes campagnes,
Ombragez aussi nos déserts ;

J'aimais à contempler sous les cieux purs et calmes
Votre aspect imposant, quand, au déclin du soir,
Auprès de vous j'allais, adolescent, m'asseoir,
Au bruissement léger de vos riantes palmes
Berçant mon rêve ou mon espoir.

C'est alors que j'appris tous les partis utiles
Que peut tirer de vous l'homme laborieux
Et mes yeux vous suivaient d'un regard curieux,
Fiers de vous voir grandir sur nos terres fertiles
Parmi tant d'arbres précieux.

Vous êtes, gais palmiers, l'orgueil de notre flore.
 Vos stipes, vos rameaux, vos feuilles et vos fruits,
 Tout ce que la nature en vous a soin d'éclorre,
 Merveilleuse toujours pour celui qui l'explore,
 Tout sert aux artisans de vos bontés instruits.

L'Indien prend sur vous le bois de sa chaumière ;
 Vos tiges fourniront des murs et des parquets ;
 Les merveilleux rameaux qui forment vos bouquets
 Deviennent à leur tour sous la vive lumière
 Les toits étincelants de nids frais et coquets.

Vous offrez votre feuille à l'homme qui la tresse.
 Elle devient, toujours docile dans sa main,
 Le frais et doux hamac qui berce sa paresse
 Ou le chapeau qui le défend de la caresse
 D'un ciel de plomb dardant ses feux sur le chemin.

Que de fruits savoureux suspendus à vos grappes !
 Ils portent soit un lait exquis, rafraîchissant,
 Pour qui brûle de soif dans les longues étapes,
 Soit de belles noix d'or qui sur les blanches nappes
 Séduisent l'œil et sont un mets appétissant.

Le noyau blanc caché dans vos drupes nous donne
 L'ivoire végétal qui, par delà les mers,
 Avec art façonné sous des aspects divers,
 Suivant ce que la Mode à ses sujets ordonne,
 Flatte nos goûts et nos travers.

A vous, surtout, palmiers royaux des Cordillères,
Va mon salut ; à vous, les monarques réels
D'une grande tribu de plantes similaires.
Vous semblez, gardiens des Andes tutélaires,
Veiller debout sur les mortels.

Vous ne prodiguez pas les bienfaits de votre ombre
Et vos attraits à tous les coins du sol natal ;
A vos pieds doit couler le limpide cristal
D'un frais torrent pour vous multiplier sans nombre
En rois du monde végétal.

Vous portez hardiment au ciel vos troncs robustes
Où vous élargissez vos élégants sommets
Qui braveront la foudre et les vents désormais.
Les chênes près de vous paraissent des arbustes.
Qui vous a vus ne peut vous oublier jamais.

Je vous aime et, partout, je goûte votre charme.
Mon cœur s'épanouit en vous voyant groupés.
Je vous estime aussi, car je sais que nulle arme
Ne sort de vous semant le deuil après l'alarme ;
Vos bois sont consacrés aux arts seuls de la paix.

Pourtant, dès la première aurore de l'histoire,
Dans les vers triomphants on entend retentir
Vos louanges. Toujours, après l'exploit notoire,
Vos vertes palmes sont le prix de la victoire
Et la couronne du martyr.

Mais, des faveurs qu'on vous prodigue qui s'étonne ?
Les Muses ont pour vous des soins dans leur vallon ;
Car à Délos, ce fut un palmier qui, selon
La fable, s'éleva soudain devant Latone
Pour lui servir d'appui quand naissait Apollon.

L'harmonieuse Euterpe, âme de la musique,
Permet que quelques-uns parmi vous aient son nom.
Vous figurez aussi dans plus d'un vieux pennon
Et dans de beaux palais, comme emblème héraldique ;
Vous ombragiez le Parthénon.

Et vous êtes encor le gracieux symbole
De l'amour conjugal, puisque, l'avril venu,
Quand aux baisers du vent la fleur tend sa corolle
Et que, pour faire un nid, l'oiseau parmi vous vole,
En gazouillant son air connu,

Nous voyons se flétrir tristement les calices
Du palmier solitaire au cœur des grands bois verts ;
Mais, qu'un autre non loin s'élève dans les airs,
A foison tous les fruits qui feront nos délices
Sur vos grappes nous sont offerts.

La ferveur des chrétiens vous rend sacrés. Le prêtre
Bénit pieusement vos palmes sur l'autel,
Commémorant ainsi le grand jour solennel
Où dans Jérusalem entra le divin Maître
Parmi les hosannas que répétait le ciel.

Seigneur, qu'il t'en souviene et, dans ta bonté sainte,
Protège les palmiers qui charment l'univers.
Ils pourront, en dépit des éléments pervers,
De plus en plus nombreux, pleins de sève et sans crainte,
Parer les lieux qui me sont chers.





PAYSAGE TROPICAL

Sur la savane verte autour de ma chaumière
Paissent en liberté d'innombrables troupeaux ;
Les riantes couleurs qui rehaussent leurs peaux
Émaillent le pacage inondé de lumière.

Non loin des caféiers, les bras nus, la fermière
Presse les pis gonflés d'une vache au repos ;
Tandis que les poulains, à gambader dispos,
Se poursuivent avec leur grâce coutumière.

Pour rafraichir les fronts des hôtes d'alentour
Les fragiles bambous s'inclinent tour à tour,
Comme des éventails, au souffle de la brise.

Sur les rives du fleuve, accablés par l'ardeur
Du soleil et rêvant de quelque heureuse prise,
Béats, les caïmans étalent leur hideur.

1890.





CHANSON QUICHUA

D'après C. ALTHAUS.

N'est pas un homme qui tremble !
Puisque tes parents toujours
S'opposent à nos amours,
Fuyons au désert ensemble !

Es-tu prêt ? N'hésite pas !
Il faut agir, non se plaindre.
Je suis femme et ne sais craindre.
L'audace entraîne mes pas.

A l'heure où le ciel flamboie,
Mes cheveux noirs sur ton front
Doucement se répandront
Plus frais qu'un voile de soie.

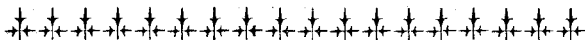
Lorsque tes pieds seront las
De marcher, c'est moi qui fière,
Comme la plus tendre mère,
Te porterai dans mes bras.

Et, si la soif te dévore,
Tu boiras mes tristes pleurs,
Comme dans les champs les fleurs
Boivent les pleurs de l'aurore.

Ainsi mes yeux deviendront
Les sources inépuisables
Où les douleurs méprisables
A tout moment se noieront.

Et, si la faim t'aiguillonne,
Pour que tu sois son vainqueur,
Je m'arracherai le cœur
Qu'aujourd'hui l'amour te donne !





EL MUERTO

Dans la mer Pacifique une île solitaire
Attira mes regards et me rendit songeur.
Sa forme et son aspect montrent au voyageur
Le corps d'un géant qui flotte dans un suaire.

Aucun arbre n'y pousse, égayant son mystère ;
De ses rives doit fuir l'aleçon tapageur.
Qui donc peut l'habiter ? On sent qu'un Dieu vengeur
Fait peser son courroux sur l'affreux coin de terre.

Autour d'elle il vous semble entendre les sanglots
Des chants d'un *Requiem* quand déferlent les flots,
Et son phare, de loin, avec sa pâle flamme

Est le cierge allumé par de pieuses mains
Furtivement le soir, pour recommander l'âme
D'un trépassé sans tombé aux *Ave* des humains.

1889.





L'OISEAU DE LA TOLA

Ya el astro excelso tras el monte cae....

El Ave de la Tola, Melodias indigenas.

Juan León MERA.

Quand derrière les monts l'astre splendide fuit,
Que dans l'ombre déjà se repose la terre,
Mon âme tristement va chercher, loin du bruit,
Un site agreste et morne où monte dans la nuit,
Comme un lugubre appel, le chant du solitaire.

J'y vois une *tola*. Le lierre croît autour.
Elle se dresse au pied d'un saule séculaire.
Là, tel qu'un gardien du funèbre séjour,
Veillant sur une branche à l'heure où meurt le jour,
Plaintif élève au ciel son chant le solitaire.

Qui donc repose là? Voyait-on autrefois
Sur ce tertre gémir une touchante mère?
La cendre, hélas! du fils que réclamait sa voix,
Froide depuis longtemps, n'a plus, au sein du bois,
Que ce lugubre appel, le chant du solitaire.

Ce tombeau devint-il l'autel de la douleur
Où quelque tendre amant invoquait l'ombre chère
D'une vierge adorée ; où, déposant la fleur
Que ses larmes mouillaient, il épanchait son cœur
Dans des chants plus plaintifs que ceux du solitaire ?

A la fête des morts, sur cette humble tola,
Où dort peut-être un chef intrépide à la guerre,
Cent fidèles amis s'asseyaient-ils et là
L'hymne sombre, mais fier, des lèvres s'envola,
Qu'accompagnait le chant plaintif du solitaire.

Les siècles, dans leur vol rapide, ont effacé
L'histoire que garda ce tertre tumulaire.
Pour qui ce sarcophage a-t-il été dressé ?
Seul j'y cherche aujourd'hui la trace du passé,
Tandis que près de moi chante le solitaire.

Le pâtre, qui parfois fuit l'ardeur du soleil
Sous ce saule touffu, profane le mystère
Du rustique tombeau. Sa main lance une pierre
Et sa bouche un juron quand trouble son sommeil
Le monotone chant plaintif du solitaire.

Le pèlerin poudreux qui vient, d'un pied lassé,
Y goûter un instant le repos salulaire,
Sans crainte ni respect à la tombe adossé,
En s'essuyant le front par la sueur glacé,
Demeure indifférent au chant du solitaire.

Or, quand le soleil fuit derrière les sommets,
C'est là pour méditer le lieu que je préfère.
En me voyant l'oiseau ne s'envole jamais,
Et, tandis que je songe à mes morts bien-aimés,
Sur le saule toujours chante le solitaire.





TES YEUX

Hoy en la alta cumbre te vi del Yahuirá.
Tus ojos, Melodias indígenas.
Juan León MERA.

Lorsque le soleil d'or que notre temple abrite
Resplendissait des feux qu'envoyait jusqu'à lui
L'éblouissant soleil qui dans les cieus habite,
Sur le haut Yahuirá je t'ai vue aujourd'hui.

Qu'ils étaient beaux le dieu du ciel et son image !
Avec ravissement j'ai contemplé leurs traits ;
Mais en voyant, cher bien, ensuite ton visage,
J'ai dans tes yeux divins découvert plus d'attraits.

Si l'Inca, pour ce crime, à me punir s'apprête
Et dans Quito condamne au trépas ton amant,
Je le prierais, avant que l'on branche ma tête,
De regarder tes yeux, ô fille de Human !

Je lui dirais : « Fils du Soleil, puissant monarque,
Si de ton âme alors ils ne troublent la paix,
Si l'amour en ton sein n'imprime pas sa marque,
Frappe-moi. Je me livre à la mort sans regrets. »



LA TOLA PROFANÉE

Que haces ? mal extranjero, tente, tente !
La Tola volcada, Melodias indigenas.
Juan León MERA.

Arrête ! Que fais-tu, sacrilège étranger ?
Pourquoi troubler ainsi la paix de cette tombe ?
N'offense pas les dieux. Crains que pour les venger
Le feu du ciel sur toi ne tombe !

La tola, penses-tu, doit renfermer de l'or.
Qui donc en se moquant de toi fit ce mensonge ?
Si ce tertre dérobe aux yeux un vrai trésor,
Que ta cupidité n'y songe !

Là reposent les os d'une rare beauté
A mon immense amour, hélas ! trop tôt ravie ;
La poussière d'un cœur dont la tendre bonté
Remplissait de charme ma vie.

Tu traversas les mers ; tu foulas notre sol,
Rêvant de t'emparer de richesses sans nombre ;
Pourquoi te fatiguer à chercher, esprit fol,
De tristes cendres et une ombre ?

Indigène, tu mens. Ici, j'en suis certain,
Je trouverai cet or dont l'âpre soif m'altère.
....Il renverse le tertre. Oh ! le riche butin :
Des os qui pourrissaient sous terre !





CHANSON INDIENNE

Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantait à demi voix ces paroles.

CHATEAUBRIAND, *Atala. Les Chasseurs.*

Mes pas devanceront le jour
Sur le sommet de la montagne.
Dans l'ombre, à travers la campagne,
Je cherche, guidé par l'Amour,
Celle que je veux pour compagne.

Parmi les chênes de ces bois
Remplis de charme et de mystère
Vit la colombe solitaire
Qu'appelle tendrement ma voix ;
Mon cœur souffre et ne peut se taire !

A son cou pend matin et soir
Mon fin collier de porcelaines.
Les grains rouges y laissent voir
Ma flamme ; les bleus, mon espoir ;
Les violets disent mes peines.

C'est Mila dont je suis épris.
Elle a les yeux noirs de l'hermine
Et ses cheveux toujours fleuris
Sont légers comme un champ de riz.
Tout charme en elle et me domine.

Sa bouche rose en souriant
Paraît un petit coquillage
Garni de perles d'Orient
Au pauvre amoureux la priant
Que sa voix, doux baume, encourage.

Ses deux seins fermes sont si beaux
Que, sous le voile qui les cache,
Ils semblent deux petits chevreaux,
Nés au même jour et jumeaux,
Dont la robe blanche est sans tache.

Du flambeau que porte ma main
Puisse-t-elle éteindre la flamme
Et d'un souffle embaumé, soudain,
Y verser l'ombre et dans mon âme
L'ivresse d'un bonheur sans fin !

Aimons-nous, ô Mila chérie !
Je fertiliserai ton sein
Et tu verras, mère attendrie,
Grandir l'espoir de la patrie
A tes côtés, robuste et sain.

Et de ta mamelle féconde
Quand mon fils sucera le lait,
Dans le nid paisible et coquet,
Plus heureux que monarque au monde,
Je fumerai mon calumet. .

Sur le sommet de la montagne
Laissez-moi devancer le jour.
Dans l'ombre, à travers la campagne,
Je cherche, guidé par l'Amour,
Mila, que je veux pour compagne.





LA PIROGUE

Le Guayas est un beau fleuve,
Large, rapide, abondant.
Glisse, ma pirogue neuve,
Sans que son onde t'émeuve,
Mon bras solide est prudent.
Le Guayas est un beau fleuve.

Depuis les calmes forêts
Où le Guayas prend sa source,
Le long de ses bords parés
Des plus merveilleux attraits,
Emporte-moi dans ta course

Jusqu'à la mer où les flots
Meurent dans un labyrinthe
De pittoresques ilots
Que jamais les matelots
N'osent approcher sans crainte.

Là, des gouffres sont ouverts
Au pied de chaudes collines ;
Là, les palétuviers verts
Barrent la route couverts
D'efflorescences salines.

Dans l'or des soleils couchants,
Vêtus de couleur locale,
Montre-moi les plus beaux champs,
Fleuris et remplis de chants,
De la zone tropicale.

Frangipaniers et palmiers,
Tamariniers touffus, sombres,
Où gazouillent coutumiers
Merles, bengalis, ramiers,
Étendront sur nous leurs ombres.

Vers nous de tous les chemins
Viendra le parfum des roses,
Des mimosas, des jasmains,
S'offrant à toutes les mains,
Dérivant les fronts moroses.

Nous irons ainsi, suivant
A la dérive son onde
Par le caprice du vent,
Et sans d'autre but souvent
Que de fuir l'homme et le monde.

Parfois je te chanterai
Le sol natal et ses charmes ;
Parfois je soupirerai
Hélas ! lorsque j'entendrai
Le bruit trop fréquent des armes !

Parfois, taisant ma chanson,
Sûr d'une pêche féconde,
Je jetterai l'hameçon
Ou le filet au poisson
Qui dans son eau claire abonde.

Des colonnes de granit
Nous verrons les blanches cimes,
Où le condor fait son nid,
Sur ce sol que Dieu bénit
Se dresser fières, sublimes.

Sans convoiter le métal
Qu'ils cachent dans leurs murailles,
Car à l'homme il est fatal
Et le rend méchant, brutal,
Vicieux et sans entrailles,

Au grave écho de leurs bois
Nous demanderons l'histoire
D'un peuple fort autrefois,
Où brilla la cour de rois
Dont la grandeur est notoire.

Nous écouterons surpris
La lutte fameuse et chaude
De nos courageux Seyris
Et des Incas aguerris
Se disputant l'émeraude.

L'audace des conquérants,
Maîtres d'un très vaste empire,
Souillant leurs exploits si grands
Par les crimes qu'aux tyrans
L'âpre soif de l'or inspire ;

Et le joug courbant le front
De l'esclave américaine
Que ses enfants vengeront
Quand leurs héros déploieront
L'enseigne républicainc.

Combien de séductions
Nous offre ici la nature !
Riches végétations,
Superbes plantations
Que, sans efforts de culture,

L'ardent soleil printanier
Fait pousser sur chaque rive.
Hélas ! l'orgueilleux laurier
Y croit ; mais de l'olivier
Pacifique Dieu nous prive.

La fleur blanche du café
Exhale là son arôme.
Là, ton fruit d'or bien chauffé
Mieux qu'ailleurs a triomphé,
Arbre des dieux, théobrome.

Les champs grêles et légers
Du maïs et des rizières
Succèdent aux frais vergers
D'appétissants fruits chargés
Et de plantes légumières.

Là naissent les noirs yuccas
Avec les patates blondes
Et les fondants avocats,
Pleins de beurre, délicats,
Estimés dans les deux mondes.

Le roi des fruits célébré,
L'ananas, fier sur son trône
Dresse son manteau doré,
Tout d'étoiles décoré,
Au front portant la couronne.

Saluons le bananier,
Présent d'un Dieu magnanime !
Le vrai pain du pionnier,
Sans le secours du meunier,
Se trouve en son lourd régime.

Vois-tu les riants hameaux
Et leurs pimpantes cabanes,
Où piaillent les marmots ?
Du sol aux toits de rameaux
Partout grimpent les lianes.

Mes yeux sont émerveillés
Par les milliers d'herbivores
Librement éparpillés
Qui font les prés émaillés
De taches multicolores.

Vaches dont les pis sont pleins,
Bœufs lourds, espoirs d'un beau lucre,
Chevaux, mulets et poulains
Défilent près des moulins
Des frêles cannes à sucre.

A cheval le brun gaucho,
Le *manabi* sur la tête,
Couvert du flottant poncho,
Viendra devant son rancho
Faire le choix d'une bête.

Se dressant sur l'étrier
Il mesure la distance.
Soudain, on l'entend crier
Et, poussant son destrier,
D'un bras vigoureux il lance

Parmi la harde filant
Dans les pacages sans bornes
Le terrible nœud coulant
Qui, droit au but s'enroulant,
Prend le taureau par les cornes.

Un groupe de cavaliers
Traverse l'onde à la nage.
Selles, mors, habits, souliers,
Par les soins des bateliers
S'en vont à l'autre rivage.

Méprisant la profondeur
Du fleuve et les crocodiles
Qui la montrent leur hideur,
Ils passent, non sans grandeur,
Nus, sur leurs coursiers agiles.

Nous serons à tous moments
Témoins de scènes rustiques.
Nous surprendrons les amants
Qui scellent leurs faux serments
Dans des poses extatiques

Sous les ombrages discrets
D'un beau manguiier des tropiques
Aux jolis fruits bigarrés,
Bien souvent exaspérés
Par la chanson des moustiques.

Quand l'aiguillon de la faim
Me ramène vers la terre,
Sur le sable tiède et fin
Te garant d'un aigrefin
Dans un endroit solitaire,

Tu resteras au repos
Pendant qu'aux proches cabanes
J'irai joyeux et dispos
Boire le lait des troupeaux
Et me nourrir de bananes.

Puis, apaisé l'estomac,
Avant de faire un beau rêve
Dans les plis doux d'un hamac,
Je fumerai le tabac
Cueilli sur l'humide grève.

A mon réveil je voudrais,
Sans que nul ne m'accompagne,
Aller chasser dans les prés
Les colibris diaprés
Et, parcourant la campagne,

M'enfoncer dans l'épaisseur
Des bois peuplés de perruches
Où plus d'un singe farceur
Fera la nique au chasseur
Et rira de ses embûches.

Séculaires des milliers
De géants couvrent ces sites :
Chênes, gaïacs, peupliers,
Cédres acajous, liés
Par de puissants parasites ;

Bois qui servent à bâtir
Les logis coquets de l'homme ;
Cotonniers pour le vêtir ;
L'hévé qui fera sortir
De ses flancs ouverts la gomme ;

Le quinquina, bienfaiteur
De l'humanité souffrante ;
Le nopal où le planteur
Prend l'insecte créateur
De l'essence colorante ;

L'indigotier qui des cieux
Vole la couleur suave ;
L'arbre à pain ; le gracieux
Chou-palmiste, précieux
Mets pour le maître et l'esclave.

Là les grisants vanilliers
Embaument bois et savanes
Dans le fouillis des halliers,
Aux cigales familiers,
Où passent les verts iguanes.

Auprès d'eux le cocotier
Plus haut que tout autre élève
Ses palmes d'un front altier,
Car grâce à son fruit laitier,
La soif du colon est brève.

Sous l'ivoire végétal
Les divines orchidées
Tapissent mon sol natal.
Les routes sont dans le val
De passiflores bordées.

Là, toujours les bois sont verts.
L'été, qui seul règne, chasse
Bien loin les tristes hivers.
Froids, brouillards, neige ont fui vers
Les monts sans laisser de trace.

Pour revenir je suivrai
Les bords d'un clair estuaire,
Qui, serpentant à son gré,
Arrose un champ, fuit un pré
Et chante de pierre en pierre.

Je verrai sur mon chemin
Plus d'un plaisant monticule
Où, comme hier, encor demain
Caressera quelque humain
L'espérance ridicule

De dénicher un trésor ;
Mais, dès qu'il le fouille avide,
Non moins qu'un conquistador,
Il découvre, au lieu de l'or,
Des os dans la tola vide.

J'approcherai doucement
De quelque lagune verte, —
Où se tient coi le flamant
Sur une patte dormant, —
De beaux nymphéas couverte,

D'amaryllis, de roseaux
Parmi lesquels la sarcelle
Trouble le cristal des eaux
Avec d'inconnus oiseaux
Dont le plumage étincelle.

Ibis, héron et pluvier,
Toucan noir, cigogne blanche
Que mon pas sur le gravier
Fait fuir comme l'épervier,
S'envolent jusqu'à la branche

Où perchent les agamis ;
Où s'accrochent et végètent
Les paresseux endormis
Que les aspics, ennemis
De tout être vivant, guettent.

Avant de partir permets
Que je cueille les oranges,
Les doux melons parfumés,
Tous les fruits chers aux gourmets
Aussi succulents qu'étranges.

Le fruit d'or du carica,
Utile à qui mal digère,
Aimé par plus d'un Inca,
Friand aussi de coca ;
Sa pulpe fraîche est légère ;

Le fruit d'exquise saveur
Que la terre maternelle
A fait en forme de cœur,
La chirimoya, la sœur
De la pomme de cannelle ;

Le kaki gélatineux ;
L'inga, déroulant sa gaine
Ainsi qu'un serpent ses nœuds,
Dont les flocons cotonneux
Cachent un pépin d'ébène ;

La pomme du sapotier,
Jaune sous l'écorce beige
Et la figue du cactier
Bordure du gai sentier,
Qui tend à nos doigts un piège ;

La pastèque dont la chair
Est saignante ; la goyave
Remplissant de parfums l'air
Comme la mangue, fruit clair
Dont l'indigène se gave ;

Le caïmito charmant
Et sucré comme la prune ;
Mais dont le suc méchamment
Colle la bouche au gourmand
Qui mord sa peau verte ou brune ;

Et le maméi pourpré
Sous l'enveloppe chagrine....
Tant d'autres que je prendrai
Sur l'arbre et j'en remplirai,
Ma barque, ta coque fine.

Alors, tu suivras le fil
Du Guayas qui nous entraîne,
Plus rapide que le Nil,
Au beau port de Guayaquil,
Ville riante, sirène,

Riche comme un alcazar
Qu'en un site magnifique
Éleva Benalcazar ;
Joyau digne d'un César,
La perle du Pacifique.



NOTES

CARAN-SCYRI, page 5

Parmi la foule de peuples disséminés avant la conquête dans le territoire américain, qu'on appelle aujourd'hui la République de l'Équateur, un des plus nombreux fut celui des *Caras*. Des étrangers, d'origine inconnue, arrivèrent par la mer, sur de grands radeaux, vers l'an 700 ou 800 de l'ère chrétienne et s'y établirent sur le littoral de l'océan Pacifique. Leur chef, *Caran*, qui porta le titre de *Scyri* ou *Shiri*, donna le nom de Cara à la ville qu'il fonda sur la baie actuelle de Caragues. Les Caras conquièrent peu à peu tout le pays, depuis la mer jusqu'aux sommets des Andes. Ils s'emparèrent ainsi du royaume très ancien dont le dernier souverain fut *Quitu*, qui a légué son nom à Quito, la capitale de la République. Ils prodiguèrent les bienfaits de leur civilisation plus avancée à la nation des Quitus. Celle-ci finit par absorber les États voisins, au nord et au sud, dans une très vaste étendue, pendant la domination de quatorze Scyris, jusqu'au moment où elle fut conquise à son tour par les Incas dont la civilisation était supérieure encore à celle des Caras. — Le Caran, auquel se rapporte notre poésie, fut le XI^e Scyri. Il régnait vers l'an 1300. N'ayant ni fils ni neveux, qui seuls, d'après la loi du pays, pouvaient lui succéder sur le trône, il trouva le moyen d'assurer la couronne à sa fille *Toa*

en lui faisant épouser *Duchicela*, le fils aîné de *Condorazo*, régulus de *Puruba* (aujourd'hui Riobamba, chef-lieu de la province du Chimborazo). Il réussit en même temps à assurer ainsi l'annexion au royaume des Quitus d'un État qu'il n'avait pu conquérir par les armes. Quand, à la mort de Caran, Duchicela fut proclamé XII^e Scyri, Condorazo, obligé de tenir ses engagements, remit le sceptre de Puruha entre les mains de son fils et la légende veut que, pour s'immortaliser ou dans son regret du pouvoir, il se soit précipité dans le gouffre du volcan qui porte son nom.

L'INDÉPENDANCE, page 77

Il nous est difficile de donner ici de longues notes biographiques sur les héros cités dans ce livre. Nous rappellerons brièvement au souvenir du lecteur ceux dont il peut lire la vie dans le grand dictionnaire universel de Larousse. Nous signalerons plus spécialement à sa bienveillante attention les noms illustres de ceux qui lui sont moins familiers et dont les dictionnaires historiques français ne font pas encore mention. Pussions-nous contribuer à ce que cette lacune y soit bientôt comblée !

BOLIVAR (Simon), le libérateur, né à Caracas (1783-1830), le plus grand capitaine de l'Amérique, homme providentiel, génie extraordinaire, personnification la plus auguste de l'épopée grandiose de l'indépendance. Tous devraient connaître jusque dans leurs moindres détails la vie et les merveilleux exploits de ce créateur de cinq nations, incarnation sublime d'une ère de gloire et d'infortunes, frère en puissance et en grandeur des César et des Napoléon, nom immortel que la reconnaissance

du peuple américain entourera toujours d'une vénération qui, a-t-on dit, ne peut être comparée qu'à l'apothéose antique.

MIRANDA (*Francisco*), né à Caracas (1750-1816), fameux aventurier, grande âme éprise de liberté, audacieux patriote vénézuélien, précurseur de Bolivar qui servit sous ses ordres, mort misérablement dans un cachot en Espagne. Sa patrie lui a rendu justice en célébrant, en 1896, l'apothéose de ce fils glorieux dont le nom est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

RIBAS (*José-Félix*), né à Caracas, oncle par alliance de Bolivar, dont il fut, à l'aurore des guerres de l'indépendance, le plus puissant levier, le formidable bras qui exécutait, prompt comme l'éclair, les plans hardis du colosse. Issu d'une famille noble et riche, d'origine normande, son véritable nom était Riwes. Un de ses ancêtres, Marcus Riwes, accompagna Guillaume le Conquérant en Angleterre et s'y établit après la conquête. Un des descendants de celui-ci, nommé aussi Marcus Riwes, fut le père de notre héros qui espagnolisa son nom et le transforma en celui de Rivas ; mais, comme il existait à Caracas une autre famille d'origine espagnole, appelée Rivas Pacheco, tout à fait hostile à la cause de l'indépendance, il modifia son nom une fois de plus et, pour éviter toute confusion, signa désormais Ribas. On sait qu'après la défaite d'Urica, surpris au fond d'un bois, il eut la tête tranchée. Celle-ci fut exposée près de Caracas, dans une cage en fer, pendant plusieurs mois.

NARIÑO (*Antonio*), né à Bogota (1765-1823), l'un des plus grands hommes de la Colombie et l'illustre doyen des champions de l'indépendance de la Nouvelle-Grenade, premier président de l'État de Cundinamarca (1811), mort à Leiva (Co-

lombie), et non en Espagne, comme quelques-uns le disent par erreur.

CALDAS (*Francisco-José de*), né à Popayan (1770-1816), fameux savant colombien : botaniste, géographe, astronome, mathématicien ; glorieux martyr de la liberté.

SANTANDER (*Francisco de Paula*), né à San José de Cucuta (1792-1820), célèbre général, l'un des vainqueurs à Boyaca ; « l'homme des lois », comme l'appelaît Bolivar, pour son amour inné de la légalité et du devoir. Président de la république de la Nouvelle-Grenade (1831-1837).

HIDALGO (*Miguel*), né à Guanajato (1753-1811), prêtre et valeureux champion martyr de l'indépendance mexicaine. Curé de la ville de Dolorès, il donna en 1810, dans son église, l'impulsion au mouvement révolutionnaire qui devait durer dix ans et, ceignant l'épée sur sa soutane, devenu bientôt général, fut souvent victorieux.

MORELOS (*José-Maria*), prêtre lui aussi, dont Hidalgo fit un colonel, non moins hardi guerrier, qui, après plusieurs victoires, réunit le premier congrès mexicain (1813). Vaincu et fait prisonnier à la bataille de Tetzmalaca (5 novembre 1815), il fut fusillé peu après. Il était né à Valladolid du Mexique en 1765.

ITURBIDE (*Agustin*), le libérateur du Mexique, où il naquit à Valladolid (1783-1824), grande âme que la victoire grisa, que la couronne d'empereur écrasa. Malgré les glorieux services rendus à sa patrie, il fut fusillé à Padilla par ordre du Congrès républicain. Sa mémoire a été réhabilitée en 1838. Ses cendres furent transportées pompeusement à Mexico.

SAN MARTIN (*José de*), général argentin, né à Yapeyu (1778-1850), libérateur du Chili, protecteur du Pérou où, malgré son génie, ses nombreux lauriers et sa grande renommée, il s'effaça modestement devant Bolivar. Il mourut à Boulogne.

SUCRE (*Antonio-José de*), né à Cumana (Vénézuéla), en 1793. Vainqueur à la bataille de Pichincha (22 mai 1822), qui assura l'indépendance de l'Équateur. Grand maréchal d'Ayacoucho, après l'éclatante victoire de ce nom (9 décembre 1824), qui affranchit le Pérou et mit un terme à la domination espagnole en Amérique. Président à vie de la Bolivie. Il personnifia mieux que nul autre, a-t-on dit avec raison, tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus grand, de plus noble dans cette génération de héros qui donnèrent l'indépendance à l'Amérique. Il tomba lâchement assassiné par des bandits à Berruecos, le 4 juin 1830.

CORDOVA (*José-Maria*), né à Rio Negro, en Colombie (1799-1829), fait général de division, avant l'âge de vingt-cinq ans, sur le champ de gloire d'Ayacoucho où son intrépidité décida de la victoire. Bolivar plaça sur le front de ce brillant et sympathique paladin de la grande guerre la couronne de laurier en or massif et pierres précieuses que le Pérou lui décerna. Cordova en fit cadeau à sa ville natale. Il périt, assassiné par un soldat irlandais, dans une révolution, alors qu'à l'un de ses partisans qui lui disait : « Général, il est impossible de vaincre », il venait de répondre : « Sans doute, mais il n'est pas impossible de mourir. »

PAEZ (*José-Antonio*), né à Acarigua, au Vénézuéla, en 1790. Surnommé le *Lion d'Apure*, après sa fameuse campagne de l'année 1816. Ses innombrables prouesses semblent parfois appar-

tenir au domaine de la fable. Président de la république du Venezuela à deux reprises, jusqu'en 1848, dictateur en 1861, il mourut dans l'exil à New-York en 1873.

BELLO (*André*), le plus éminent publiciste de l'Amérique latine et l'un de ses trois grands poètes lyriques, chantre mélodieux de la végétation de la zone torride, né à Caracas en 1780; chargé d'affaires à Londres, où il fut l'ami et collaborateur de James Mill, l'historien des Indes, et du grand poète équatorien Olmedo, le chantre de Bolívar. S'étant rendu au Chili, il y fut nommé recteur de l'université de Santiago et acquit une grande célébrité. Son *Code civil du Chili* demeure connue un monument remarquable de haute sagesse. Il y mourut, vénéré de tous, en 1865.

HEREDIA (*José-Maria*), né à Santiago de Cuba (1803-1838), partisan ardent de l'émancipation de sa patrie, ce qui lui valut l'exil. Grand poète sentimental et délicat, surnommé le *Cygne du Niagara* pour son ode célèbre à l'imposante cataracte. Il fut successivement, comme il l'a dit lui-même, avocat, soldat, voyageur, professeur de langues, diplomate, journaliste, magistrat, historien et poète.

Ici s'arrête la liste des héros dont les noms figurent dans le grand dictionnaire de Larousse.

URDANETA, page 100

URDANETA (*Rafaël*), 1789-1845. Général vénézuélien, né à Maracaibo. Il prit une part brillante aux guerres de l'indépendance qui eurent lieu dans la Nouvelle-Grenade et au

Vénézuéla. Il gagna vingt batailles. Paez seul l'emporta sur lui en gagnant vingt-sept batailles. Grand ami de Bolivar, il fit au profit du libérateur le coup d'État de 1830 ; mais celui-ci se refusa à accepter la dictature. Il fut alors le chef du gouvernement provisoire de la Colombie. Il mourut à Paris alors qu'il occupait le poste d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Vénézuéla en France et en Espagne.

BATAILLE DE LA VICTORIA, page 119

Ce glorieux fait d'armes eut lieu le 12 février 1814 au Vénézuéla.

CAMPO-ELIAS, page 134

Ce guerrier naquit en Espagne. Il était arrivé tout jeune en Amérique. On le vit combattre vaillamment avec le grade de colonel pour l'émancipation du Vénézuéla. Défait par Bovès à La Puerta (3 février 1814), après l'avoir vaincu à Mosquiteros (14 octobre 1813), il se vengea en contribuant par son audace au succès de la bataille de la Victoria. Il mourut des suites des blessures qu'il avait reçues au combat du Calvario, le 13 mars 1814.

MONTILLA, page 135

MONTILLA (*Mariano*), général de division, né à Caracas (1782-1851), servit en Espagne (1799); brilla en Amérique à Niquitao, Horcones, Taguanes (1813), mais surtout à la Victoria et aux sièges de Carthagène, en Colombie, 1815, 1821, 1831. Il fut un des trois généraux qui y commandèrent en chef. Son frère Thomas s'illustra aussi dans les campagnes de la Nouvelle-Grenade.



RIVAS-DAVILA, page 138

RIVAS-DAVILA (*Luis*), colonel, né à Caracas, dont l'intrépidité fut célèbre. A la tête de son terrible régiment *les Superbes Dragons*, il accomplit de grandes prouesses pendant la campagne de 1813. A Barbula (30 septembre 1813), il disputa la palme du courage à Girardot; à Barquisimeto (10 novembre 1813), il sauva héroïquement les restes de l'armée républicaine; la victoire d'Araure (5 décembre 1813) fut remportée en grande partie grâce à ses efforts. Il tomba blessé mortellement à la bataille de la Victoria (13 février 1814).

VERS BOYACA, page 141

L'immortelle bataille, qui assura la liberté de la Nouvelle-Grenade, eut lieu le 7 août 1819, au pont de Boyaca. Bolivar, secondé par les généraux Santander, Soublette, Anzoategui, etc., y battit le général espagnol Barreiro, auquel Morillo avait confié la défense de cette nation.

ANZOATEGUI, page 147

ANZOATEGUI (*José-Antonio*), né à Barcelone du Vénézuéla, en 1789. Il fit toutes les campagnes de son pays natal depuis 1813. Sur le champ de gloire de Boyaca il fut promu au grade de général de division. Il mourut peu après (1819), quand il venait d'être investi du commandement de l'armée libératrice du nord-est.

SOUBLETTE, page 147

SOUBLETTE (*Carlos*), général, né et mort à Caracas (1789-1870), issu d'une famille d'origine française. Il entra au service de la République en 1810 et se trouva sous les ordres de Miranda de 1811 à 1813 et de Bolivar ensuite. Il prit part aux côtés de Ribas à la plupart des combats que celui-ci livra. Sa superbe défense du château de la Popa, 1815, fut un de ses glorieux faits d'armes. Il était chef d'état-major de l'armée libératrice à la bataille de Boyaca. En 1842, il fut le président de la république du Vénézuéla après Paez. Il a joui d'une grande célébrité méritée dans l'histoire de ce pays.

LA MAR, page 164

LA MAR (*José*), 1778-1830, général, naturel de Guayaquil (Équateur). Tout jeune il fut envoyé par sa famille en Espagne pour y suivre la carrière militaire et il s'y fit remarquer pendant la guerre contre Napoléon. Il se trouva au siège de Saragosse, comme colonel, sous les ordres de l'héroïque Palafox ; il y fut blessé. Après la reddition du général Black, il fut l'un des officiers prisonniers envoyés en France par Suchet. On l'incarcéra à Dijon par suite de son refus de donner sa parole d'honneur de ne pas chercher à fuir. Un royaliste lui procura les moyens de s'évader et de partir pour l'Italie, d'où il retourna en Espagne. Ferdinand VII l'éleva au grade de général. Il se rendit en Amérique pour remplir les fonctions d'inspecteur général au Pérou. Dès qu'il put se délier de ses engagements envers l'Espagne, il s'enrôla dans l'armée qui combattait pour

l'indépendance. Après la capitulation du Callao, il fut élu à l'unanimité président par le premier congrès péruvien. Ses envieux l'accusèrent de conspirer en faveur de l'Espagne. Le champ d'Ayacoucho (9 décembre 1824) réduisit à néant les calomnies. Il y commanda vaillamment l'aile gauche de l'armée, qui souffrit le plus terrible choc des forces espagnoles et contribua à la victoire qui affranchit le Pérou. A la suite d'un mouvement révolutionnaire, il fut exilé en 1827. Il mourut trois ans plus tard, à Costa-Rica. En 1845, ses cendres, que l'Équateur réclama en vain, furent transportées à Lima au milieu de générales manifestations de deuil et de gratitude. La grandeur et la noblesse de son âme étaient telles qu'il restitua à un Espagnol, ennemi de l'indépendance, le vaste et riche domaine qui lui avait été confisqué et que La Mar avait reçu en récompense de ses services.

RICAURTE, page 167

RICAURTE (*Antonio*), capitaine, né à Bogota (Colombie), en 1792. Il faisait partie de cette brillante pléiade d'officiers que le Cundinamarca envoya libérer le Vénézuéla, en 1813, aux ordres de Bolivar. Il se distingua aux combats de la Grita, Carache, Niquitao, Horcones, Mirador, Barbula, Trincheras, etc. Son sublime suicide à San Mateo (25 mars 1814), qui compte peu d'exemples dans les fastes de l'humanité, fut, a-t-on dit avec raison, une double et grande victoire, par le ravage causé dans les files ennemies et par l'effet moral produit sur l'esprit des populations encore hésitantes. L'art et la poésie n'ont cessé de transmettre à la postérité un si noble exemple d'abnégation et de patriotisme. Le père et les frères de Ricaurte figurèrent aussi parmi les plus vaillants défenseurs de la liberté.

ABDON CALDERON, *page 168*

CALDERON (*Abdon*), né à Guayaquil (Équateur), en 1804, fils d'un patriote, Francisco Calderon, fusillé par le chef espagnol Samano. Ce jeune héros, après la révolution du 9 octobre 1820 qui affranchit sa ville natale, s'enrôla à l'âge de seize ans dans le corps d'armée qui combattit sous les ordres du général Sucre à Yahuachi et sur les flancs du volcan Pichincha. Il se couvrit de gloire, comme lieutenant, aux côtés du bouillant Cordova, à cette dernière bataille qui assura la liberté de l'Équateur, le 22 mai 1822. Atrociement blessé, il ne voulut quitter le poste qui lui avait été confié qu'après la victoire, et il mourut quelques heures plus tard. Sa place est marquée dans le superbe monument qui doit être érigé à Guayaquil prochainement, à la gloire des héros de l'indépendance. La Chambre des députés de l'Équateur, cette année-ci, a déclaré fête nationale le 31 juillet 1904, jour où sera célébré le centenaire d'Abdon Calderon. Sa statue doit orner une des places de la ville de Cuenca, appelée l'Athènes de l'Équateur, par le nombre d'hommes notables qu'elle a produits dans les lettres et les arts.

GIRALDOT, *page 169* (lire GIRARDOT)

GIRARDOT (*Atanasio*), colonel, né à Antioquia (Colombie). Issu d'une famille française. En 1813, il marcha avec Bolivar et Ribas à la délivrance du Venezuela et combattit partout au premier rang. Sa mort fut glorieuse. Il tomba, comme nous l'avons rappelé, foudroyé par une balle, sur le sommet du Barbula, au moment où il plantait le drapeau colombien sur les positions ennemies (30 septembre 1813).

CARRERA, page 170

CARRERA (*José-Miguel*), premier président de la République du Chili, né à Santiago en 1785. Après avoir servi en Espagne aux jours de l'invasion de Napoléon, il retourna au pays natal en 1811 et se mit à la tête de la révolution. Grâce à son activité intelligente, à son énergie et à son attachement à la cause de la liberté, la révolution, encore incertaine et vacillante, suivit résolument le chemin qui devait la conduire à la République. Il organisa la première armée qui combattit là pour l'indépendance. En même temps, il ne négligea pas les autres éléments nécessaires au fonctionnement d'un pays libre et s'attacha surtout à développer l'instruction publique. Il créa l'Institut national et fit venir la première presse où s'imprima le célèbre journal *l'Aurore*. Après la glorieuse défaite de Rancagua, il émigra à la République Argentine avec les autres chefs de la révolution. Sa rivalité avec l'illustre O'Higgins, qui était appuyé par les champions argentins, le força à partir pour les États-Unis, d'où il revint en 1816 avec des navires, des armes et des officiers. Le gouvernement argentin, à l'instigation des ennemis de Carrera, renversa tous ses plans. Outré de cette conduite et désireux de venger la mort de ses deux frères qui venaient d'être fusillés au même jour par les Argentins, il s'immit comme eux dans les dissensions intestines de ce pays. Il le parcourut en livrant de fréquents combats, souvent victorieux, à la tête de quelques Chiliens, ses partisans, et de nombreux Indiens des pampas. Trahi finalement, il fut fait prisonnier et conduit à Mendoza, où il fut fusillé le 4 septembre 1821 sur la même place qui vit immoler ses frères. Le Chili a rendu justice, tardive mais complète, à ce premier grand guerrier de son in-

dépendance. La statue de Carrera, à la suite d'une souscription publique, fut érigée à Santiago, au milieu d'une grande manifestation patriotique, le 17 septembre 1864.

O'HIGGINS, page 171

O'HIGGINS (*Bernardo*), né à Chillan (Chili), le 20 août 1776. Son père était un Irlandais, lieutenant-colonel au service de l'Espagne. Après avoir fait ses études en Europe, O'Higgins, à son retour de Londres, s'enrôla dans les rangs de l'armée républicaine, où il parvint à être le premier des guerriers illustres du Chili. Son nom, qui acquit une immense popularité, se trouve lié à tous les glorieux faits d'armes pour l'indépendance. Il fut choisi par la junte gubernative pour remplacer Carrera dans le commandement de l'armée, ce qui donna lieu à l'inimitié de ces deux héros. Ils s'unirent, pourtant, quand il fallut combattre l'invasion du général espagnol Osorio. Après l'héroïque défense de Rancagua (1^{er} octobre 1814) et sa vaillante sortie de la place, il émigra à la République Argentine, où il coopéra à l'expédition fameuse de San Martin, qui entra au Chili en 1817. A la bataille décisive de Chacabuco, son courage fit remporter la victoire. Il fut élu directeur suprême de l'État en 1817 et conserva ses fonctions jusqu'en 1823. Il donna sa démission à la suite d'un mouvement populaire qui exigeait la disparition du gouvernement militaire. Il s'exila volontairement au Pérou, où il mourut le 24 octobre 1842. Ses cendres furent transportées solennellement au Chili, qui lui a élevé une superbe statue. Il y est représenté à cheval au moment où, le sabre en main, il s'ouvre un passage à travers les forces ennemies qui assiégeaient Rancagua.

ROCAFUERTE, page 172

ROCAFUERTE (*Vicente*), l'un des hommes les plus illustres de l'Amérique, né à Guayaquil (Équateur), en 1783. Il fit ses études en France, au collège de Saint-Germain-en-Laye. En 1807, il retourna au sol natal et professa, avec sa grande éloquence, des idées en faveur de l'indépendance. Député aux Cortès en 1812, ses idées libérales lui attirèrent l'hostilité du gouvernement de Ferdinand VII. Il dut fuir pour échapper à la prison et parcourut la France de nouveau et l'Italie avant de retourner au sol natal. On le trouve plus tard aux États-Unis, où il publia de nombreux écrits très appréciés en faveur de la liberté et contre la proclamation de l'empire au Mexique. En 1824, il se rendit dans ce pays, où son talent et son éloquence de véritable tribun le désignèrent pour faire partie de la mission diplomatique envoyée à Londres. Il y écrivit plusieurs ouvrages importants et en traduisit d'autres dans le but de propager l'instruction en Amérique. De retour au Mexique, il publia un « Essai sur les prisons » et un « Essai sur la tolérance religieuse », qui accrurent sa renommée, non moins que ses articles politiques dans le *Phénix de la liberté*. En 1833, il revint à Guayaquil, où il fut élu député au congrès. Exilé par le général Florès, dont il contrecarrait les projets ambitieux, il se réconcilia avec lui et fut proclamé chef suprême, puis président constitutionnel de la République (1835-1839). A la fin de sa période, il accepta le poste de gouverneur de Guayaquil. Dans toutes ses hautes fonctions il prodigua les efforts de sa vaste intelligence, avec une âme foncièrement honnête, libérale et patriotique, pour assurer la paix et faire entrer son pays dans la voie du progrès. Son zèle et son dévouement furent surtout admirables pendant

la cruelle épidémie de fièvre jaunée de 1841. Chargé d'affaires au Pérou (1845), puis ministre plénipotentiaire auprès des gouvernements du Pérou, de la Bolivie et du Chili, il mourut à Lima le 16 mai 1847. Ses cendres furent transportées à Guayaquil. Sa statue fut la première qui ait été érigée dans cette ville. Elle est l'œuvre de l'artiste français M. Millet. Son nom a été donné à l'un des cantons de la province de Manabi.

OLMEDO, page 175

OLMEDO (*José-Joaquin de*), grand poète lyrique, chantre de Bolivar, illustre champion de l'indépendance de l'Équateur, son premier magistrat suprême et son premier législateur, né à Guayaquil en 1782. Député aux Cortès en 1811, en même temps que son ami et compatriote Mejia, il y fit entendre sa parole éloquente et dévoila son âme humaine en faveur de la suppression des corvées des Indiens appelées les *mitas*. Chef du triumvirat après la proclamation de l'indépendance de Guayaquil, 9 octobre 1820; député au congrès du Pérou dont il rédigea aussi la constitution; agent diplomatique de Bolivar en France et en Angleterre (1822-1828), où il fut l'ami intime de cet autre grand poète, André Bello. Élu vice-président de la République de l'Équateur, il préféra être nommé gouverneur de sa ville natale. Chef du gouvernement provisoire après le départ du général Florès; candidat à la présidence de la République. Après trois journées de séances consécutives où son concurrent, Roca, et lui avaient obtenu le même nombre de votes, celui-là l'emporta d'une voix, malgré l'appui et toute l'influence de l'ancien président Rocafuerte. Son grand âge fut la seule cause de cet échec. Olmedo mourut à Guayaquil le 19 janvier 1847.

Toutes les Républiques américaines s'associèrent à ce deuil de l'Équateur. Le monument allégorique avec la statue du poète, œuvre du génie de Falguière, s'élève sur la plus belle des avenues du sol natal. Parmi les poèmes célèbres d'Olmedo, nous citerons : « La Victoire de Junin, hymne à Bolivar », « la Bataille de Miñarica », « l'Arbre », « l'Élégie à la mort de la princesse des Asturies », « A la naissance d'un enfant », et sa magnifique traduction en vers de l'*Essai sur l'homme* de Pope. L'Académie espagnole, dans l'Anthologie des poètes hispano-américains, a consacré la renommée littéraire d'Olmedo en déclarant qu'il est un des trois grands poètes lyriques de l'Amérique latine, supérieur même, sous certains rapports, aux deux autres qui sont André BELLO et José-Maria HEREDIA. Des volumes nombreux ont été écrits en Espagne comme en Amérique sur le chantre de Bolivar. Nous avons apporté notre modeste pierre à l'édifice en l'honneur de ce génie dans le livre que nous avons sous presse, où l'on pourra lire la biographie complète d'Olmedo et ses poésies traduites en vers français.

JUAN MONTALVO, page 178

MONTALVO (*Juan*), le plus illustre écrivain de l'Équateur, né en 1833, à Ambato, berceau d'un grand nombre d'hommes de lettres distingués ; mort le 17 janvier 1889, à Paris, qu'il habita pendant plusieurs années d'exil. Prosateur le plus remarquable de l'Amérique latine, il a écrit la langue espagnole avec la plus grande pureté de style et une grande élévation de pensées. Parmi ses nombreux ouvrages, il faut citer : *le Cosmopolite*, *les Sept Traités*, *le Spectateur*, *les Catilinaires*, *la Mercuriale ecclésiastique*, *Granja*, *l'Excommunié*, *le Père Lachaise*, *la Jeu-*

nesse s'en va, *les Lettres d'un père jeune*, etc., où il se révèle, avec un tempérament fougueux et indépendant, publiciste, philosophe, érudit, critique, polémiste, dramaturge et poète. Parmi ses œuvres posthumes, nous rappellerons la *Géométrie morale* et l'*Essai d'imitation d'un livre inimitable, ou Chapitres oubliés par Cervantès*. Ce livre est une merveilleuse suite aux aventures de don Quichotte, avec des allusions mordantes à des personnalités politiques de l'Équateur. La verve satirique du railleur épique y coule abondamment. La presse espagnole a rendu hommage au génie et à l'impeccable correction de style de l'auteur. Ses fougueux écrits politiques contre les actes arbitraires des gouvernants équatoriens lui valurent l'exil. Ses cendres ont été transportées à l'Équateur, où sa statue doit s'élever bientôt.

GARCIA MORENO, page 179

GARCIA MORENO (*Gabriel*), né à Guayaquil en 1821 ; huitième président de la République de l'Équateur (1861-1865), réélu légalement en 1869. Il se fit réélire par la force en 1873, la constitution du pays ne permettant pas la réélection d'un président pour une période consécutive. Il était résolu à obtenir le pouvoir une fois de plus, de gré ou de force, aux nouvelles élections, quand il fut assassiné le 6 août 1875. La religion, quoi qu'on en ait dit, n'eut rien à voir dans la conspiration qui mit fin à ses jours et à sa domination despotique et à la tête de laquelle se trouvait un étranger poussé par un motif de vengeance personnelle. Garcia Moreno, jugé impartialement, sera toujours considéré, à juste titre, comme une des figures les plus éminentes de l'Amérique, car il posséda de grands talents, de réelles vertus et les véritables aptitudes d'un

chef d'État. Il rendit de nombreux services au pays. Homme fort instruit, doué d'une vaste intelligence, écrivain distingué, poète plein d'esprit à ses heures, il fut surtout comme administrateur d'une scrupuleuse probité ; mais, révolutionnaire ardent dès sa jeunesse, avec un cœur vaillant et audacieux, son ambition lui fit commettre malheureusement des fautes révoltantes et des actes fréquents de cruauté inutile. Sa politique s'appuya toujours sur la religion et donna la prépondérance au clergé dans les affaires de l'État ; aussi l'Église le pleure comme un martyr.

CHANTS DES TROPIQUES. — MÉRA, page 195

MÉRA (*Juan-Léon*), né à Ambato, comme Montalvo (1832-1896), poète lyrique animé d'une grande ferveur patriotique et religieuse, membre correspondant de l'Académie espagnole. *La Vierge du Soleil* est une de ses compositions célèbres. Il y a raconté, dans un style élevé, une histoire d'amour chez les Indiens, de même que dans son délicieux roman *Cumanda*. Ses chants et ses travaux importants sur la race aborigène l'ont fait appeler « le poète des Indiens. » Il a laissé aussi des recueils de chants populaires du pays natal et d'articles de journaux littéraires et politiques. Son œuvre capitale est le *Coup d'œil d'histoire critique sur la poésie équatorienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*.





TABLE

AU LECTEUR J

LES INCAS

Caran-Seyri	5
Condorazo	17
Palla Huarcuna	18
Mayta Capac	25
Huacari	26
Atahualpa	27
Atahualpa captif	33
Tomebamba	37
Pintac	38
Yahuar-Cocha	39
Oderay	40
Ornoya	51
Le félon puni	59
Guatimozin	60

LES CONQUÉRANTS

La mort de Pizarre	63
I. Les conjurés	65
II. Les courtisans	66
III. Le meurtre	67
Hernan Cortez	68
Le dessert du festin	69

I. Le festin	71
II. Le dessert	72
Hernando de Soto	73
Lope de Aguirre, le traître.	74
Pedro de Candia	75
Las Casas	76

L'INDÉPENDANCE

A l'Espagne	79
Les trois couleurs.	80
Cri de révolte.	81
Mejia	82
Narino	83
Caldas	84
Francisco Miranda	85
I. Miranda.	87
II. Miranda en France	88
III. Revers de Miranda	89
IV. Défaite d'Ocumare	90
V. La prise de Coro	91
Simon Bolivar.	93
Extrait de baptême	95
Présage	96
La destinée	97
Le serment.	98
La fuite.	99
Reprise de Valence	100
Entrée à Caracas	101
Bolivar	102
Bataille de la Victoria	119
I. L'armée de Ribas	121
II. Bovès	122

III. Veille de bataille	123
IV. L'armée de Bovès	124
V. L'attaque	125
VI. Harangue	126
VII. Le siège	127
VIII. L'assaut	128
IX. La lutte	129
X. La résistance	130
XI. L'héroïsme	131
XII. Le bonnet phrygien	132
XIII. Le renfort	133
XIV. Campo-Elias	134
XV. Montilla	135
XVI. La sortie	136
XVII. La victoire	137
Rivas-Davila	138
La mort de Ribas	139
Vers Boyaca	143
Hidalgo et Morelos	158
Iturbide	159
San Martin	160
Sucre	161
Cordova	162
La Sagesse	163
La Mar	164
Chantons nos demi-dieux	165
Paez	166
Ricaurte	167
Abdon Calderon	168
Girardot	169
Carrera	170
O'Higgins	171
Rocafuerte	172